

Moderniste

sans le savoir!

TRENTE - DEUX INSTRUCTIONS

Par l'abbé G. LENERT

CURÉ DE SAINT-NICOLAS DU CHARDONNET, A PARIS

~~~~~

**Ouvrage dédié à M. le Chanoine POUSSET,**

**Archiprêtre de Notre-Dame de Paris, Doyen du Chapitre Métropolitain**



**A. TRALIN, ÉDITEUR**

**12, rue du Vieux-Colombier, 12**

**PARIS. VI<sup>e</sup>**

—

**1912**

*(Tous droits réservés)*





## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2011.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



**Moderniste sans le savoir !**

DU MÊME AUTEUR

---

# CONDAMNÉES

parce que **CONDAMNABLES**

*Résumé de quarante-quatre instructions  
sur le Syllabus*

1 volume in-12. Prix . . . . . **2 fr. 50**

Ouvrage précédé d'une lettre de **M. le Comte de LAS-CASES**  
*avocat à la Cour d'appel de Paris, sénateur de la Lozère.*

---

Utile à tout le monde, il rendra particulièrement service aux catéchistes, aux conférenciers et aux organisateurs de cercles d'études.

Il montre, par l'énoncé des lois et projets de lois dûs à l'initiative des parlementaires catholiques, que l'Eglise a toujours été la véritable bienfaitrice de l'humanité.

Ce travail fait connaître le Syllabus si souvent ignoré et si souvent calomnié, il en prouve la sagesse, l'opportunité aussi bien que la modération.

A l'occasion de ce travail d'opportunité toujours actuelle, dû à son inlassable activité et à ses consciencieuses recherches, l'auteur a reçu de Mgr Many, auditeur de Rote, les plus encourageantes félicitations.

Le soin, l'attention, la sûreté de vues et le principe avec lesquels M. Lenert traite ces difficiles questions qui sont l'objet du Syllabus rendent ce livre clair et intéressant. Ceux qui le liront y puiseront un plus grand amour pour la vérité et la loi divine en même temps que pour la sainte Eglise.

**NIHIL OBSTAT**

**O. ROLAND GOSSELIN, c. h.**

**IMPRIMATUR**

**Parisiis, die 22 Februarii 1912.**

**P. FAGES,**

*Vic. Gén.*





## AVANT PROPOS

---

Lorsqu'il y a deux ans venait de paraître notre modeste travail de vulgarisation sur les propositions du Syllabus, *Condamnées parce que condamnables*, un des plus doctes et des plus vénérés curés de Paris nous demandait de faire sur le modernisme un ouvrage de même genre. Combien de personnes, en effet, voudraient et devraient connaître cette grave question et sont dans l'impossibilité de le faire à cause du caractère didactique et transcendant des documents pontificaux et de la plupart des ouvrages sur cette matière.

Nous eûmes la satisfaction de pouvoir lui dire que tel était précisément la suite de nos instructions de la messe de onze heures et demie et que bientôt paraîtrait : *Moderniste sans le savoir*.

Mais est-il opportun et est-il possible de

traiter pareil sujet, des mois et des mois, devant un auditoire dont les membres n'ont pas tous la même habitude du raisonnement et la même culture intellectuelle ?

Et d'abord, est-ce opportun ? — Oui, certes, dirons-nous, avec notre distingué confrère.

Les erreurs modernes n'ont de moderne que le nom. La plupart, en effet, sont aussi anciennes que l'Eglise, que dis-je ? sont renouvelées des Grecs : ne les trouvons-nous pas déjà ; du moins à l'état embryonnaire, chez les philosophes sceptiques de l'antiquité ?

Nous les retrouvons, plus ou moins rajeunies, à toutes les époques de l'histoire de l'Eglise. Elles entrent, en grande partie, dans le Syllabus, dont la plupart des propositions en sont inspirées.

Pourquoi donc alors les appeler *modernisme* et les attaquer avec plus d'âpreté que par le passé ?

Ah ! c'est parce que les ennemis du catholicisme, et, ce qui est plus dangereux, certains de ses maladroits amis, les ont réunies, d'une

manière fort habile, en un système compliqué sans doute, mais, en apparence du moins, tout à fait logique. Et l'ensemble de ces théories, c'est-à-dire le modernisme, est une peste pernicieuse qui mine, qu'ils le sachent ou qu'ils ne s'en doutent pas, jusque dans ses fondements, la foi de ceux qu'elle contamine.

Il n'est pas nécessaire de connaître le nom ni la nature d'une maladie pour en être atteint même mortellement. Il en est ainsi du modernisme, dont les ravages s'étendent à tous les milieux.

Plus que jamais, en effet, et c'est aussi pourquoi cette erreur est fort bien nommée, elle fait des victimes chez les savants et chez les ignorants, chez les riches et chez les pauvres, chez les enfants et chez les vieillards.

Comme on est tuberculeux sans le savoir, on est *moderniste sans le savoir*.

Le mal implacable a d'ailleurs plusieurs périodes. Tantôt il n'est qu'une prédisposition, une simple tendance; tantôt il est à l'état aigu et conduit le malheureux qui en est affecté à une perte à peu près inévitable.

Quels sont donc les signes diagnostiques du modernisme ?

Indiquons les principaux, sans prétendre déterminer la période de la maladie, et en évitant surtout de voir des modernistes partout. A Dieu ne plaise que nous soyons jamais de ceux qui, par cette épithète, couvrent leur ignorance, s'en servent pour rabaisser le talent d'un rival et comme d'un tremplin pour essayer de s'élever au dessus des autres.

*Moderniste ou modernisant*, celui qui fait reposer la religion et la foi dans la seule sensibilité, ne regarde pas comme immuable le dogme catholique et donne à toutes les religions une égale sympathie objective.

*Moderniste ou modernisant*, celui qui admet entre la foi et la science une contradiction possible, lors même qu'il prétendrait retenir comme croyant ce qu'il rejetterait comme savant.

*Moderniste ou modernisant*, celui qui dénature ou restreint l'inspiration des Livres saints, rejetant, avec une étrange désinvolture et une joie mal contenue, l'interprétation traditionnelle.

*Moderniste ou modernisant*, celui qui, de la même manière que le précédent, ne tient aucun compte des traditions historiques dans l'étude de la vie des saints et rejette *a priori* tous les faits miraculeux ou surnaturels, à l'exception de quelques-uns qu'il explique d'une manière toute personnelle et parfaitement insuffisante.

*Moderniste ou modernisant*, celui qui, s'en prenant à la personne adorable de Notre-Seigneur, voudrait qu'Il n'eût eu conscience de sa divinité qu'à son baptême, au début de sa vie publique.

*Moderniste ou modernisant*, celui qui ne voit dans l'Eglise que le côté humain et la subordonne entièrement au bon vouloir de l'Etat.

*Moderniste ou modernisant*, celui qui, exagérant et dénaturant la loi de l'évolution, en rend tributaires le dogme, l'Eglise, le culte, les Livres saints et la foi.

*Moderniste ou modernisant*, celui qui critique la solennité et la pompe qui entourent les offices et la majesté pontificale.

*Moderniste ou modernisant*, celui qui flirte sans cesse avec les non catholiques, leur pro-

digue son admiration et réserve ses critiques acerbes pour les catholiques et surtout leur Chef suprême.

Peut-être, à la lecture de ces pages, se rappellera-t-on le vers du fabuliste :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Et qui pourra se vanter de demeurer indemne d'un miasme si répandu, si subtil et si vénéneux ?

Il est donc fort opportun de le décrire et surtout d'en enseigner les causes et les remèdes.

Est-ce possible de le faire devant un auditoire comme celui-ci ? Dieu veuille y pouvoir et nous le prouver par votre assiduité et votre bienveillante attention !

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

Il convient maintenant de dresser un catalogue des principaux ouvrages où la doctrine moderniste se trouve aussi clairement exposée que vigoureusement combattue.

Nous citerons d'abord un opuscule fort recommandable de Mgr GAULY : *Libéralisme et Modernisme* (librairie de Gigord).

S. E. le Cardinal MERCIER : *Le Modernisme, sa politique vis à vis de la science* (Gabalda, éditeur).

Mgr TURINAZ : *Périls de la foi et de la discipline.*

Mgr CHOLLET : *Le Modernisme dans la Religion* (Beauchesne, éditeur).

L. CHOUPPIN : *Valeur des décisions doctrinales et disciplinaires du Saint-Siège.*

Abbé CLODIUS PIOT : *Croyance en Dieu ; Insuffisance des théologies de l'intuition* (Alcan, éditeur).

R. P. MAUMUS : *Les Modernistes* (Beauchesne, édit.)

R. P. J. LEBRETON : *L'Encyclique et la théologie moderniste.*

R. P. PORTAÏÉ : *L'Évolutionnisme religieux condamné par le Saint-Siège.*

Ces deux travaux ont paru dans les *Études des RR. PP. Jésuites.*

Abbés BOURCHANY, PÉRIER, TIXERONT : *Conférences sur le Modernisme* (Gabalda, éditeur)

Mgr LATTY : *Lettres sur les dangers de l'hypercritique* (de Gigord, éditeur).

Mgr DELMONT, dans la Revue de Lille : *Modernisme et Modernistes* (Lethielleux, éditeur).

Mgr DELASSUS : *L'Américanisme et la Conjuración antichrétienne : Le problème de l'heure présente.*

R. P. FONTAINE : *Les Infiltrations protestantes et kantiennes.*

Nous ne prétendons pas que cette liste soit définitivement close, et la préférence que nous avons donnée aux ouvrages cités ne saurait ouvrir aucune polémique. Nous savons qu'il existe beaucoup d'autres travaux dont nous ne voudrions en aucune manière contester les mérites.

Ceux que nous avons volontairement omis, ce sont ceux qui, par des concessions parfois imprudentes, ont su se concilier peut-être les bonnes grâces des modernistes qui ne les ont pas compris ou n'ont pas voulu les comprendre. Nous n'avons pas non plus recommandé certaines agitations de plume ou de parole dont les auteurs, comme nous l'écrivait un ami aussi éminent que modeste, se posant en champions de l'obéissance, nous préparent des crises d'insubordination à l'égard de nos pères les Evêques, sans aucun profit pour la doctrine.

Où ! que ces débordements oratoires ou littéraires ne valent pas la lecture d'un document pontifical....



## PREMIÈRE PARTIE



**Qu'est-ce que le Modernisme ?**



## PREMIÈRE CONFÉRENCE

---

### **De la gravité des erreurs modernistes.**

Aucun sujet plus actuel : le 8 septembre 1907, Encyclique *Pascendi Domini Gregis* ; le 1<sup>er</sup> septembre 1910, *Motu proprio* promulguant des lois destinées à repousser le péril moderniste et prescrivant en particulier à tous les dignitaires, professeurs, curés, vicaires, prêtres exerçant le saint ministère, la prestation d'un sermon pour les mettre à l'abri de toute atteinte du venin mortel.

Beaucoup de catholiques ne connaissent du modernisme que le nom, et encore ! Ceux-ci auront grand profit à suivre nos instructions. Les plus érudits trouveront eux-mêmes quelque intérêt à un exposé et à une réfutation que nous nous efforcerons de rendre aussi simples et aussi clairs que possible. En tout

cas, nos entretiens seront si brefs qu'ils n'auront pas le temps d'être fastidieux.

Notre travail sera fort simple : nous n'aurons guère qu'à résumer les deux documents pontificaux.

Dans certains milieux non catholiques, on a parlé de la crise du catholicisme. Le mot ne me plaît pas : jamais le catholicisme ne m'a paru se si bien porter : la vigueur de sa résistance au mal en est le sûr garant. Il n'en est pas de même, hélas ! de certains catholiques !

« Les hérésies sont nécessaires », disait saint Paul (I *Cor.*, xi, 19), ne serait-ce que pour manifester l'indéfectible vigilance du souverain Pontificat à les découvrir et à les détruire.

De tout temps, il y eut des « hommes au langage pervers » (*Actes*, xx, 30), diseurs de nouveautés et « séducteurs » (*Tit.*, i, 10), « sujets de l'erreur et entraînant à l'erreur » (II *Tim.*, iii, 13). Ils sont particulièrement nombreux aujourd'hui.

Il y a quelques années, un ouvrage du P. Fontaine, intitulé *Des Infiltrations protes-*

*tantes*, faisait grande sensation. Il mettait en relief l'introduction de la méthode protestante dans l'interprétation de la sainte Ecriture et de l'histoire et dans la mentalité de certains catholiques. Il fallait creuser plus profondément encore : c'était l'application des erreurs les plus pernicieuses de la philosophie allemande de Kant et de Hegel à la science sacrée.

Le mal est d'autant plus menaçant qu'il vient du dedans même de l'Eglise, dit le Pape. Des catholiques, des prêtres même en sont atteints, ayant, avec une apparente sincérité, des mœurs d'ordinaire irréprochables et une réputation méritée d'hommes d'étude.

Ils s'en prennent à la racine même de l'arbre de l'Eglise, à la foi; ils rabaissent la personne adorable de Notre-Seigneur. Avertis par le magistère suprême, ils courbent un moment la tête, mais pour la relever aussitôt plus orgueilleuse.

On les appelle modernistes parce que, au nom de théories nouvelles, ils posent en rénovateurs de l'Eglise. Sans doute, cette divine

société a le don d'une merveilleuse adaptation aux temps et aux lieux, par les modifications qu'elle apporte à sa discipline et aux cérémonies accidentelles de son culte; mais son dogme est immuable. Elle ne peut donc tolérer que de prétendus défenseurs le mettent en péril sous prétexte de l'accommoder aux fluctuations des esprits et des passions.

Pour l'étude de ces graves questions, je compte sur votre bienveillante attention.

---

2<sup>e</sup> CONFÉRENCE**Division du sujet. — Commencement de l'exposé des erreurs philosophiques. — L'Agnosticisme.**

L'Encyclique *Pascendi*, après avoir fait entrevoir la gravité des erreurs modernistes en raison de l'importance des vérités qu'elles attaquent, du nombre et du caractère de leurs propagateurs et des dehors insidieux qu'elles revêtent, se propose d'exposer ces erreurs, d'en dévoiler les causes et d'en indiquer les remèdes.

Le Souverain Pontife s'applique à montrer le lien logique qui les unit, démasquant la tactique des adversaires qui, très intentionnellement, feignent de rester dans le vague et l'indécis, éparpillant çà et là leurs idées, qu'ils expriment d'une manière fort obscure, bien qu'elles ne soient que trop arrêtées et trop consistantes.

Il importe donc de démêler dans le moder-

niste, le philosophe, le croyant, le théologien, l'historien, le critique, l'apologiste, le réformateur : il nous sera facile de nous rendre compte des principes et des effets de leur doctrine.

Le philosophe : la base de leur philosophie religieuse est, comme ils disent, l'agnosticisme. « La raison humaine enfermée rigoureusement dans le cercle des phénomènes n'a ni la faculté, ni le droit d'en franchir les limites : elle est donc incapable de s'élever jusqu'à Dieu, pas même pour en connaître, par le moyen des créatures, l'existence ». Les modernistes en concluent que Dieu n'est point objet direct de la science ; que Dieu n'est point un personnage historique.

Donc, d'après eux, plus de théologie naturelle, c'est-à-dire les preuves rationnelles de l'existence et de la nature de Dieu ; plus de motifs de crédibilité qui montrent combien la foi est raisonnable, plus de révélation extérieure. Le Concile du Vatican, au contraire, a défini que l'existence de Dieu peut être fermement établie par la raison, qui en découvre,



par le moyen des créatures, l'irréfutable preuve, et que la révélation surnaturelle est possible, utile et toujours reconnaissable.

Par un raisonnement dont la genèse nous échappe, les modernistes concluent que la science et l'histoire doivent être athées. On voit, disent-ils, dans l'une et dans l'autre, des phénomènes; mais l'argument qu'on en prétend tirer pour prouver l'existence de Dieu est, à leur avis, scientifiquement impossible.

Feraient-ils donc profession d'athéisme? Pas le moins du monde. Nous verrons prochainement comment ils procèdent pour cela et comment, sans qu'ils paraissent s'en douter, en réalité ils sapent la foi par la base.

Leur système, d'ailleurs, n'est pas nouveau. Descartes, et combien d'autres! faisant table rase de toutes ou presque toutes leurs croyances, ou plutôt les séparant entièrement du domaine scientifique, pensèrent ainsi les sauvegarder, et devinrent, sans s'en douter, les pères du rationalisme et du positivisme athée.

Faut-il s'étonner maintenant du mépris dont certains intellectuels entourent la science

religieuse? Non, assurément; mais, du moins, que les vrais catholiques sachent fuir l'agnosticisme et ne donnent jamais à leurs ennemis des armes dont ceux-ci ne manqueraient pas de savoir profiter.

---

3<sup>e</sup> CONFÉRENCE**L'immanence vitale et la Religion  
en général.**

Les modernistes refusent à la raison le pouvoir de prouver l'existence de Dieu et de toute révélation extérieure. Comment donc expliquent-ils leur croyance en Dieu et en la religion ? Cette explication, ils devraient donc la chercher dans l'homme et sans faire appel à aucun raisonnement. Serait-ce alors pure imagination ? Ils prétendent que non ; ils affirment que Dieu existe réellement aussi bien que l'obligation religieuse, et voici le système qu'ils établissent.

Il y a dans l'homme un certain nombre de phénomènes intérieurs que les philosophes appellent l'immanence vitale. La religion est une forme de vie dans la vie de l'homme : voilà l'immanence religieuse. C'est d'abord un besoin qui bientôt se manifeste par un mouvement

du cœur appelé sentiment. Les évolutionnistes ès-sciences naturelles avaient dit que, dans un être organisé, le besoin crée l'organe; singulière explication, démentie trop souvent par les faits : suffit-il, en effet, d'éprouver le besoin d'un bien pour que soit créé le moyen de se le procurer? Les modernistes disent de même : le besoin du divin crée le sentiment religieux.

Mais où git ce besoin? Est-ce dans la conscience, cette faculté par laquelle l'homme sent ce qui se passe en lui, prenant connaissance de son être et des phénomènes de sensibilité et de volonté? Non, disent-ils, parce que le besoin religieux ne se trahit que dans certaines rencontres favorables. Il faut le chercher plus au fond de l'être, parce que sa racine reste inaccessible à l'esprit : c'est au dessous de la conscience qu'il réside : dans la subconscience.

L'inconnaissable, c'est tout ce qui est au delà du monde visible et tout ce qui est au dessous de la conscience. En face de cet inconnaissable, le besoin du divin suscite un sentiment particulier qui enveloppe Dieu

comme objet et comme cause intime et unit en quelque façon l'homme à Dieu : telle est, pour les modernistes, la foi, tel est le commencement de toute religion.

Nous sommes donc en pur fidéisme et en pur subjectivisme. Il suffira à qui que ce soit de déclarer qu'il n'éprouve pas le besoin religieux ou de constater le caractère nuageux de ces divagations, pour que Dieu et la religion cessent d'être des réalités.

Dès maintenant n'entrevoyons-nous pas les périlleuses conséquences de cette erreur fondamentale ?

---

4<sup>e</sup> CONFÉRENCE**Révélation. — Transfiguration  
et Défiguration des phénomènes.**

La religion, au dire des modernistes, ne serait donc qu'un sentiment. Il en serait de même de la révélation. Ou plutôt celle-ci ne serait qu'une seule et même chose avec la foi. Dieu serait dans le même temps le révélateur et le révélé, cause et objet de la foi. Donc la religion serait à la foi naturelle et surnaturelle : naturelle puisqu'elle serait un simple sentiment de cœur ; surnaturelle puisqu'à un autre point de vue elle nous met en rapport avec l'inconnaissable. La révélation s'identifierait avec la conscience. Enfin la conscience religieuse serait la règle universelle à laquelle tout devrait s'assujettir, y compris l'autorité doctrinale, cultuelle et disciplinaire de l'Eglise.

Mais comment, dans la conscience, l'incon-

naissable s'offre-t-il à la foi ? Par un phénomène : un fait par exemple, des actes, des paroles, un homme qui appartiennent au domaine de la science et de l'histoire, mais qui, par certains côtés, déconcertent les lois communes de la science ou de l'histoire. Alors l'inconnaissable uni au phénomène amorce la foi, qui s'étend au phénomène lui-même.

Il se fait alors une sorte de transfiguration du phénomène, que la foi hausse au dessus de la réalité, et en même temps une défiguration en lui attribuant des qualités qu'en réalité il n'a pas. Plus le phénomène est lointain, et plus ce travail de transfiguration et de défiguration est facile. A ces deux lois ajoutons celle de l'agnosticisme, et nous aurons la base de la critique historique, d'après les modernistes.

Appliquons-les à la personne adorable de Jésus-Christ. En vertu de l'agnosticisme, il faut effacer de l'histoire tout ce qui a caractère divin. — En vertu de la *transfiguration*, il faut retrancher de l'histoire tout ce qui élève le Christ au dessus des conditions historiques.

— Enfin, en vertu de la *défiguration*, il faut effacer tout ce qui ne répond pas au caractère, à la condition, à l'éducation du Christ, au lieu et au temps où il vécut.

Et, avec une maëstria digne d'une meilleure cause, et un orgueil insolent qui excommunie du nombre des savants tous ceux qui ne pensent pas comme eux, ces messieurs se mettent à disséquer Notre-Seigneur Jésus-Christ, distinguant en Lui l'homme historique et le Fils de Dieu. Ils déclarent que, comme historiens, ils ne croient pas à la divinité du Christ, mais que, s'ils sont chrétiens, sans raisonnement, en vertu de leur sentiment religieux, ils font acte de foi à sa divinité.

Etrange et singulière critique !... Pie X n'a-t-il pas raison de traiter de divagations cet essai monstrueux de conciliation entre la lumière et les ténèbres, la foi et l'incrédulité ? Comme notre manière de procéder est bien plus rationnelle ! La simple lecture de l'Évangile n'arrache-t-elle pas de nos poitrines, avec la plus rigoureuse exactitude philosophique, le cri du centurion à la descente du Calvaire : *Vere Filius Dei erat iste !*



5<sup>o</sup> CONFÉRENCE**Les Religions diverses.  
Rôle de l'Intelligence.**

Les élucubrations des modernistes ne mériteraient pas de faire la matière de nos instructions, si, nous proposant de vous prémunir contre ces pernicieuses erreurs, nous ne nous appliquions à préciser en même temps la vraie doctrine. Aussi bien, dussions-nous parfois nous répéter, faisons-nous en sorte de vous donner de l'erreur et de ses conséquences une vue aussi claire que possible, et de mettre en pleine lumière la vérité catholique.

La religion, selon les modernistes, découle du sentiment religieux jaillissant par immanence vitale des profondeurs de la subconscience. Or, ce sentiment informe à l'origine est allé progressant et donna naissance aux diverses religions, y compris, disent-ils,

la religion catholique, dont le berceau fut la conscience de Jésus-Christ, homme de nature exquise, comme il n'en fut ni n'en sera jamais. On croirait entendre parler Renan ou Strauss !

Ce qui est particulièrement effrayant, c'est que des catholiques, des prêtres même parlaient ainsi, proférant avec une aisance véritablement stupéfiante ce monstrueux blasphème, prétendant expliquer par leur principe naturel de l'immanence vitale l'origine de la religion du Christ, et cela, avec la folle prétention de rénover l'Eglise.

Autrefois l'hérétique Pélage, que réfutait saint Augustin, disait que l'homme, par sa propre nature, a droit à l'ordre surnaturel. Les modernistes vont plus loin : ils prétendent que notre sainte religion n'est qu'un fruit propre et spontané de la nature. Déjà le concile du Vatican avait condamné cette erreur par le canon suivant : « Si quelqu'un dit que l'homme ne peut être élevé à une connaissance et à une perfection qui surpassent la nature, mais qu'il peut et qu'il doit, par un progrès continu, parvenir enfin de

lui-même à la possession de tout vrai et de tout bien, qu'il soit anathème ».

Si, d'après nos adversaires, la religion n'est autre chose qu'un sentiment, l'intelligence n'y aurait donc aucune part ? Elle doit cependant, affirment-ils, jouer un rôle important dans la formation de l'acte de foi. Il faut le préciser.

Le sentiment, n'étant pas connaissance, ne fait surgir Dieu en l'homme que confusément : Dieu ne s'y distingue pas, ou à peine, de l'homme. Alors l'intelligence intervient : elle éclaire, met Dieu en relief, en opposition avec le sujet. Par cette faculté de penser et d'analyser qui est l'intelligence, l'homme produit des représentations intellectuelles, puis des expressions verbales, des phénomènes de vie qui se forment en lui. Alors, selon le mot des modernistes, l'homme *pense* sa foi. L'intelligence travaille à la manière d'un peintre, selon la comparaison d'un de leurs maîtres, qui, sur une toile vieillie, retrouverait et ferait paraître un dessin effacé. Par un premier acte, l'intelligence traduit la chose par une assertion simple et vulgaire ; puis,

par un second, *travaillant sur sa pensée* dans la réflexion et l'étude, elle interprète la formule primitive au moyen de formules dérivées, plus approfondies, plus distinctes. Celles-ci, sanctionnées ensuite par le magistère de l'Eglise, constitueront le dogme.

C'est la négation du surnaturel. Nous, catholiques, nous condamnons avec l'Eglise ces divagations orgueilleuses et insensées. Par notre raison, nous arrivons à la connaissance de l'existence de Dieu et du fait de la révélation qu'il a daigné nous faire de certaines vérités. Il appartient à l'Eglise, dont nous prouvons l'infailible autorité, de déterminer celles-ci. Voilà le dogme catholique, objet de notre acte de foi : « Mon Dieu, je crois fermement toutes les vérités que vous nous avez révélées et que vous nous enseignez par votre Eglise, parce que vous ne pouvez ni vous tromper, ni nous tromper ».

---

6<sup>e</sup> CONFÉRENCE**Les Dogmes.**

Il est un mot que les adversaires du catholicisme ont surtout en horreur : c'est le mot de *dogme*. Ils pardonneraient tout à la religion si elle n'avait pas de dogmes, c'est-à-dire, comme l'origine grecque du mot l'indique, d'opinions arrêtées, de points fondamentaux, exprimant des vérités qui ne peuvent être contestées, ayant été révélées de Dieu, quelque inaccessible que puisse être d'ailleurs à la raison humaine leur incompréhensible essence. Que la religion, comme, dit-on, la musique, adoucisse les mœurs, qu'elle fasse entendre vieille et douce chanson qui nous fasse oublier nos peines, nous anesthésie, nous enivre au besoin : personne ne le nie. Tous les non-catholiques constatent le fait et l'attribuent à une illusion, à une superstition salutaires, diront les uns, immo-

rales et devant être détruites, diront les autres.

Quelle sera l'attitude des modernistes en face des dogmes ? Ce sont des gens fort accommodants, conciliants à outrance. Ils ne nieront pas nos vieux dogmes chrétiens ; mais, voulant sauver l'Eglise contre elle-même, et désireux de complaire aux protestants et aux rationalistes, qu'ils regardent comme les hommes du progrès, ils se moqueront agréablement des anciens théologiens et entreprendront de rajeunir l'enseignement catholique. Et, pour ne pas se heurter au bloc infrangible du dogme immuable, ils créeront du dogme une nouvelle conception qui le rendra éminemment variable.

La religion, ont-ils dit, c'est le sentiment de l'apparition de Dieu dans la conscience. Or, pour que le croyant se rende compte de sa foi, il lui faut certaines formules. Ces formules ne sont que des symboles, des instruments. Voilà les dogmes : ils ne sont pas la vérité ; ils n'en sont que des images et des véhicules. Comme images, ils s'adapteront au sentiment religieux de manière à le faire accepter par l'homme ; comme véhicules,

ils devront se conformer au tempérament de l'homme pour y introduire la vérité.

Il résulte que, l'absolu, qui est l'objet du sentiment religieux, ayant des aspects infinis, et le croyant, selon le temps, le lieu, le degré de culture, etc., pouvant passer par des conditions fort dissemblables, les dogmes seront soumis à toutes les vicissitudes et éminemment variables. Non seulement ils pourront changer, mais ils le devront ; sans cela ils ne seront que des spéculations théologiques. Mais, comme ils doivent être assimilés vitalement, il faut qu'ils soient acceptés et sanctionnés par le cœur, qui les modifie quand et comme il lui plait. Voilà pourquoi les modernistes en font si peu de cas, s'ils ne les méprisent ouvertement. Ils n'ont que du dédain pour les saintes et apostoliques traditions et réservent toutes leurs faveurs pour des doctrines vaines, futiles, incertaines et condamnées par l'Eglise.

Dieu nous préserve de cet amour déréglé de la nouveauté, et qu'il nous mette en garde non seulement contre les erreurs, mais même contre les tendances modernistes !....

7<sup>e</sup> CONFÉRENCE**« Erreur ou vérité, qu'importe ? »  
Et on se croit Catholique !**

Respecter la sincérité partout où elle se trouve, c'est bien. Ne pas porter de jugements sur les intentions d'autrui et ne pas croire à la mauvaise foi quand elle n'est pas prouvée, c'est sagesse et prudence. Avoir une bienveillante commisération pour nos frères égarés dans les sentiers de l'illusion et même pour ceux qui sciemment et volontairement persévèreraient dans l'erreur et dans le mal : c'est de la charité chrétienne. Mais reconnaître à l'erreur et au mal les mêmes droits qu'à la vérité et au bien ; aimer et admirer le faux aussi bien que le vrai, le vice autant que la vertu, même davantage par sympathie pour ceux qui en font profession et pour les charmes dont ils savent les orner : n'est-ce pas un mal intolérable et cependant fort répandu ?



*J'entends cependant chacun de vous dire : — C'en'est pas le mien ! — Est-ce bien sûr ? Dites-moi : quel journal lisez-vous ? — Oh ! je n'approuve pas toutes les théories qui y sont exposées ; j'y trouve même parfois des contes par trop croustillants. Mais quel esprit ! quelle verve ! Ce coquin d'écrivain est vraiment un génie ! — Que pensez-vous de telle pièce de théâtre ? — La thèse est peu morale, sans doute, mais aussi quelle situation ! Cette malheureuse enfant est dans une telle alternative que son crime, si crime il y a, me parait excusable.*

*— Et comment va votre ami un tel, cet excellent homme, quoique protestant ? — Pourquoi ce « quoique protestant » ? Un protestant ne vaut-il pas autant et souvent plus qu'un catholique ? — Ah ! sans doute ! cependant, vous, catholique pratiquant comme moi, vous devez penser que, quelque estimable qu'il soit lui-même, il est dans l'erreur. — Dans l'erreur ? Après tout, qu'en savez-vous, puisqu'il croit être dans la vérité ? Qu'est-ce que la vérité ? N'est-ce pas ce que l'on croit être vrai ? — Nous y voilà : qu'est-ce que la*

vérité? demandait le moderniste Pilate, la respectant aussi bien dans le Christ qu'il condamnait que dans les Juifs qu'il servait.

Beaucoup d'hommes prétendent croire parce qu'ils pensent que Dieu existe en dehors d'eux-mêmes et de leur propre conscience, qu'il est une réalité. Mais si on leur demande pourquoi ils le croient, ils répondent que, par leur expérience individuelle, ils ont trouvé dans leur sentiment religieux une intuition de cœur qui leur a permis d'atteindre la réalité même de Dieu.

Or, cette expérience personnelle fait aussi bien les autres religions, y compris même le paganisme. De quel droit celui qui ne fait pas appel aux preuves objectives peut-il taxer d'erreur les résultats de l'expérience personnelle des autres? Aussi bien ne le fera-t-il pas. Aussi ne nous étonnerons-nous pas de le voir donner plus ou moins explicitement la même estime à toutes les religions, avoir même une certaine faiblesse pour les coryphées de l'erreur, qu'il trouvera plus intelligents et moins arriérés que les défenseurs de la vérité.

Ne jugeons pas nos voisins ; examinons-

nous plutôt nous-même, et voyons si, sans même connaître le nom du modernisme, nous n'avons pas donné dans ces détestables travers.

---

8<sup>e</sup> CONFÉRENCE**La Tradition.**

La vérité révélée nous vient par deux canaux, qui souvent, d'ailleurs, communiquent entre eux : l'Écriture Sainte et la Tradition. La première est la parole de Dieu écrite dans les Livres saints de l'Ancien et du Nouveau Testament ; la seconde est la parole de Dieu non écrite dans la Bible, mais transmise de vive voix par les Apôtres et parvenue comme de main en main, de bouche en bouche, jusqu'à nous.

La Tradition, c'est l'enseignement de l'Église à qui Jésus-Christ a promis, dans l'Évangile, l'infaillibilité. Elle est exprimée par les décrets des Conciles, les actes du Saint-Siège, les livres liturgiques, les œuvres de l'art chrétien, les écrits des Pères et des Docteurs de l'Église, la pensée commune des théologiens. Les Pères, ce sont les écrivains ecclésiastiques

que l'Eglise a, pendant les douze premiers siècles, reconnus comme témoins et représentants de la Doctrine catholique. Les Docteurs, ce sont les hommes éminents en sainteté et en science sacrée auxquels l'Eglise a décerné publiquement ce titre.

Bien des dogmes de foi ne sont qu'implicitement contenus dans l'Ecriture Sainte et ne nous ont été transmis que par la Tradition, qui, contrairement au sentiment des protestants, a la même autorité que l'Ecriture Sainte. L'interprétation de l'une et de l'autre appartient à l'Eglise, gardienne de la vérité révélée.

Voyons comment le venin moderniste a contaminé la notion de la Tradition.

Nous avons vu que la foi, pour les modernistes, n'est que le résultat de l'expérience individuelle que fait le croyant sur lui-même pénétrant son sentiment religieux et y découvrant cette intuition du cœur qui lui fait atteindre la réalité même de Dieu. Or, la Tradition, d'après eux, n'est autre chose que la communication faite à d'autres de quelque expérience originale à l'aide d'une formule.

Cette formule, disent-ils, a une vertu suggestive, s'exerçant et sur le croyant en qui elle réveille le sentiment religieux et sur l'incroyant en qui elle peut engendrer le sentiment religieux et l'amener à faire, lui aussi, l'expérience individuelle.

La Tradition serait donc la communication d'expériences qui se propagent de génération en génération par l'écrit ou la transmission orale.

Mais tantôt elle prend racine et s'implante, tantôt elle languit et s'éteint. Comme, pour les modernistes, vie et vérité ne sont qu'un, une religion qui vit est une religion vraie ; si elle ne l'était pas, elle ne vivrait pas.

Voilà pourquoi tant de gens ont à l'égard des traditions chrétiennes, du catholicisme en un mot, une attitude fort respectueuse que l'on serait tenté de prendre pour une sorte de foi. Cette déférence, ils l'ont pour toutes les religions qui vivent, mais ils l'ont plus profonde pour l'Église parce qu'elle vit davantage ; ne vous y méprenez pas, ce n'est pas la foi, ce n'est pas la foi qui sauve.

Et voilà comment la détestable erreur mo-

derniste donne à une multitude d'hommes l'illusion de croire. Allons donc ! de la foi véritable ils n'en ont pas gros comme un grain de sénévé !...

---

9<sup>e</sup> CONFÉRENCE**Foi et Science.**

Y a-t-il contradiction entre la science et la foi ?

— Oui, disent certains sectaires qui posent pour savants et refusent opiniâtrément fauteuil d'académicien ou chaire de professeur à un homme qu'ils regarderaient comme un génie s'il n'était catholique.

— Non, disent tous les hommes sensés, la science ne peut contredire la foi. L'une et l'autre ont pour objet la vérité. La démonstration de cette assertion est facile : qu'une vérité ait été révélée de Dieu ou qu'elle soit le fruit des travaux de quelque érudit, il est tout aussi raisonnable de l'admettre qu'on en comprenne ou non la substance. Il semblerait que cette proposition dût ne trouver aucun contradicteur et conduire à la foi catholique tous ceux qui en font profession.



Mais alors interviennent nos madrés modernistes.

Catholiques et croyants nous sommes, disent-ils, mais il faut distinguer la foi et la science ; il y a vérité et vérité : telle chose peut être vraie au point de vue de la foi et être parfaitement fausse à celui de la science. Par exemple, la divinité de Jésus-Christ est incontestable au point de vue de la foi : donc il la faut prêcher dans les chaires chrétiennes ; — mais au point de vue scientifique et historique, elle est parfaitement contestable : dans les entretiens philosophiques il ne faut donc en faire aucun cas.

L'objet de la science, ce sont les phénomènes ; celui de la foi est l'inconnaissable. Donc pas de conflit possible ; que la science et la foi restent toujours dans leur sphère propre, elles ne se rencontreront pas et partant ne se contrediront pas.

Mais il y a des questions mixtes, appartenant à la foi par un certain côté et par d'autres côtés à la science. Ils ne se troublent pas pour si peu. Pénétrées de la vie de la foi, elles sont transfigurées et défigurées par la foi et

transportées dans l'ordre divin. La vie de Jésus, par exemple, serait donc comme vécue à nouveau par la foi dans la foi. Ainsi le *non* et le *oui* répondant à la question : « Est-il Dieu » ? ne sont qu'apparente contradiction.

Mais, s'il n'y a pas d'opposition entre la foi et la science, il y a subordination, disent-ils. La foi doit être subordonnée à la science. 1° Les *formules* religieuses nécessaires à la foi sont du domaine de la science. 2° L'*idée* de Dieu est aussi tributaire de la science, qui la purifie et dirige son évolution. 3° Le croyant éprouve un besoin irrésistible de mettre *sa foi en harmonie avec la science*.

En conséquence, ils défigurent l'histoire, ont un double mode d'expliquer l'Écriture : l'exégèse scientifique et historique et l'exégèse théologique et pastorale. Ils méprisent les enseignements catholiques des conciles, du Pape. Si on les réprimande, ils crient qu'on viole leur liberté. Ils reprennent l'Église de ne pas assujettir les dogmes aux opinions des philosophes. Ils prétendent le faire eux-mêmes.

Pour ne pas tomber dans ces erreurs, ne

faisons pas de cloison étanche entre l'enseignement religieux et l'enseignement profane.

Comme le Seigneur est un, la vérité est une.

---

10<sup>e</sup> CONFÉRENCE**Ce qu'ils ont fait de la Théologie !...**

Il est une science, de toutes la plus éminente, la plus féconde et la plus sacrée : c'est la théologie. C'est la science de Dieu connu par la Révélation, comme la théodicée est la science de Dieu connu par la seule raison. Autrefois cette science véritablement divine était estimée, comme il convient, dans tous les milieux sociaux. Au xvii<sup>e</sup> siècle, par exemple, l'Académie française donnait comme sujet de concours pour son prix d'éloquence un discours sur un texte de l'Écriture Sainte ; tandis que, dans les salons, le sujet habituel des conversations était l'opinion des diverses écoles sur la différence intrinsèque entre la grâce efficace et la grâce demeurée inefficace quoique suffisante. On pouvait regretter quelques excès dans ces longues ar-

gumentations, qui tenaient haletant le tout Paris de l'époque, dans lesquelles, non loin d'ici, la discussion ne cessait que lorsque l'un des deux adversaires tombait de sommeil ou d'inanition.

Que les temps sont changés ! Aujourd'hui, si on spéculé avec l'argent et les marchandises, on ne le fait guère avec les idées, ou plutôt on fait commerce de tout, même des idées. Aussi méprise-t-on la théologie comme science vieux jeu, si tant est qu'on lui fasse l'honneur de l'appeler science, et relègue-t-on les livres qui en parlent au fond des bibliothèques rétrospectives. Et, oserai-je même l'avancer ? pour certains savants catholiques, pour certains historiens, pour certains canonistes, les théologiens sont des gens de parti pris, qui éprouvent le besoin de construire des systèmes et dont l'intransigeance est souvent le plus grand obstacle à la vérité en marche.

Que quelques-uns se soient rendus parfois coupables de pareil méfaits en prétendant donner à leurs élucubrations l'autorité de la vérité révélée, je le reconnais, mais est-ce la

faute de la théologie ? Les ennemis de celle-ci sont trop heureux des excès de certains théologiens pour justifier leur véritable haine, qu'ils préfèrent appeler mépris, quand encore ils osent l'avouer, pour la saine théologie elle-même. Au fond, les modernistes ne font aucun cas de la théologie parce qu'ils l'ont réduite à rien ou presque rien.

Qu'en ont-ils donc fait ? Dieu est dans l'homme, disent les modernistes. C'est vrai, mais il est aussi en dehors de l'homme. Les représentations qu'on s'en fait sont purement symboliques ; mais les représentations sensibles assurément, les formules dogmatiques, ne sont pas comme ils disent, des instruments imparfaits dont il ne faut se servir qu'autant qu'on en a besoin, sous réserve du respect social qui leur est dû jusqu'à ce que le magistère public, qui les a jugées aptes à traduire la conscience commune, ait réformé son jugement, ce à quoi, d'ailleurs, il faudrait tendre. Ces formules dogmatiques sont, au contraire, la juste expression d'affirmations objectivement vraies.

Quel respect revendiquera-t-on pour une

science ainsi réduite à l'état de terminologie sans cesse réformable ?

Le mal est là beaucoup plus subtil et beaucoup plus profond qu'on ne le pense. Ne nous y laissons pas prendre, et rendons à la science de Dieu, c'est-à-dire à Dieu, ce qui est dû à Dieu !

---

11<sup>e</sup> CONFÉRENCE**Les Sacrements de Jésus-Christ.**

Un sacrement, chose éminemment sacrée, comme son nom l'indique, est un signe sensible institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour produire la grâce dans nos âmes et nous sanctifier. Cette définition nous dit la nature d'un sacrement, son origine et son efficacité : c'est un signe sensible, un acte, une parole, l'imposition d'une matière ; mais ce corps a une âme, il a une vertu divine qui produit la grâce et sanctifie. Qui a pu instituer un sacrement ? Celui qui peut unir l'esprit à la matière, la grâce à la créature : Dieu seul ; c'est du Fils de Dieu fait homme que sort tout sacrement, cet être mystérieux à la fois matériel et spirituel destiné à sanctifier l'homme qui est à la fois lui-même esprit et matière. Telle est la doctrine catholique, toujours belle, toujours consolante, toujours vivante. Les paroles du Maître sont esprit et vie.



Il a bien fallu que le venin moderniste se déversât sur cette divine institution, et, sous prétexte de lui donner plus de vie en supprimant le mystère, y déposât un germe de mort.

La foi, disent les modernistes, a plusieurs rejets. Le dogme, que nous avons dit n'être qu'une formule imparfaite et variable, sauf le respect qui lui est dû tant que le magistère suprême ne l'a pas modifié, en est un ; le culte en est un autre. Sous ce mot de *culte*, comprenons surtout les sacrements ; laissons les cérémonies secondaires que l'Eglise a instituées et qu'elle peut modifier selon les nécessités des temps et des lieux : l'Eglise, pour ces dernières, n'a jamais dit le contraire. Mais les modernistes ne font pas cette distinction, ou du moins, s'ils reconnaissent que les sacrements soient doués d'efficacité, « ils les regardent comme de purs signes ou symboles qu'ils comparent volontiers à de certaines paroles dont on dit vulgairement qu'elles ont fait fortune parce qu'elles ont la vertu de faire rayonner des idées fortes et pénétrantes qui impressionnent et re-

muent. Comme ces paroles sont à ces idées, de même les sacrements au sentiment religieux » (Encycl. *Pascendi*). Le besoin crée l'organe ; le sentiment religieux a éprouvé le besoin de se manifester d'une manière sensible. Le culte, les sacrements sont nés de ce besoin.

Mais alors, mon pauvre frère si fier de votre modernisme, ce ne serait pas, d'après vous, Jésus-Christ qui aurait institué les sacrements ?

— Pardon, c'est bien Lui, mais d'une manière médiate. Jésus-Christ, comme tout homme, avait une conscience qui se formait peu à peu, sujette elle-même à la grande loi de l'évolution. Toutes les consciences chrétiennes furent enveloppées en quelque sorte dans la conscience de Jésus-Christ comme la plante dans son germe. Or, la vie de Jésus-Christ est divine selon la foi : divine sera donc aussi la vie des chrétiens. Or, les sacrements sont sortis, dans la suite des temps, de la vie chrétienne : donc ils sont sortis de Jésus-Christ. La conscience chrétienne les regarde comme efficaces : donc ils le sont.

Comparez, mes frères, ce raisonnement amphigourique avec l'explication très claire, très sensée, que je vous donnais, en commençant, de l'origine divine des sacrements, et vous verrez de quel côté est la vérité et vous direz de tout cœur au Christ Jésus un reconnaissant merci pour ces augustes sacrements que Lui-même a institués et manifestés à l'humanité.

---

12<sup>e</sup> CONFÉRENCE**La Consolation  
des Saintes Ecritures.**

Dieu a parlé au monde et lui a fait connaître les vérités les plus belles et les plus consolantes sur l'origine de l'homme, sur sa rédemption et sur son éternelle destinée. Quelles sont les sources de la révélation ? La Tradition, ou enseignement oral du Christ ; l'Écriture Sainte, ou parole de Dieu écrite dans l'Ancien et le Nouveau Testament, et l'interprétation que l'Église, assistée par le Saint-Esprit, donne, dans la suite des siècles, de l'une et de l'autre.

Ce qui distingue les Saintes Ecritures de tous les autres livres, c'est qu'elles sont certainement inspirées. *Spiritu sancto inspirati locuti sunt sancti Dei homines* ; « Les saints hommes de Dieu ont parlé inspirés qu'ils étaient par le Saint-Esprit » (II Pierre, 1, 21).

*Omnis scriptura divinitus inspirata* ; « Toute l'Écriture est divinement inspirée » (II *Tim.*, III, 16).

L'inspiration est un secours surnaturel qui, influant sur la volonté de l'écrivain sacré, l'excite et le détermine à écrire, en éclairant son entendement de manière à lui suggérer au moins le fond de ce qu'il doit dire.

Ce n'est pas ici le lieu de répondre aux diverses objections et de préciser l'étendue de l'inspiration. Il nous suffit de constater l'autorité divine fondée sur l'inspiration que la doctrine catholique attribue à la Sainte Écriture.

Voyons maintenant comment s'applique à cet important sujet la théorie moderniste. Si au fond celle-ci n'est qu'un tissu de contradictions, il faut reconnaître qu'en apparence les éléments du système sont fort ingénieusement reliés.

Nous avons parlé de ces expériences par lesquelles l'homme pénétrant le sentiment religieux y découvre une certaine intuition du cœur grâce à laquelle il atteint la réalité même de Dieu — ou il ne l'atteint pas, car,

en somme, n'est-ce pas là pure sentimentalité et pure imagination ? Or, d'après eux, les Livres Saints ne seraient que le recueil des diverses expériences extraordinaires et insignes, qu'il s'agisse des livres sacrés des religions païennes ou de nos Livres saints de l'Ancien et du Nouveau Testament. Que ces livres donnent des règles de conduite, qu'ils racontent des faits passés ou qu'ils annoncent l'avenir, c'est toujours l'expérience du croyant, sous la forme du présent qui fait revivre le passé ou qui prévoit l'avenir.

Mais enfin, oui ou non, est-ce Dieu qui parle dans les Saintes Ecritures ? — C'est Dieu qui parle, répondent-ils, mais par l'organe du croyant au moyen de l'immanence et de la permanence vitales, c'est-à-dire par le sentiment et par la série des communications à d'autres de ce sentiment.

Pour eux, l'inspiration c'est le besoin qu'éprouve tout croyant de communiquer sa foi, comme l'inspiration du poète c'est la flamme qui éclaire son esprit, fait battre son cœur et traduit ses pensées et ses sentiments en des vers sublimes. Et l'on dit de lui : C'est

Dieu qui est en lui. D'autres diront : C'est sa muse, c'est-à-dire une déesse de fable ressemblant beaucoup à.... rien. A ce compte, il ne coûte pas beaucoup aux modernistes d'étendre l'inspiration tant qu'on voudra, de se pâmer d'admiration en face de la beauté de la Bible.

Mais l'inspiration et l'admiration modernistes sont purement humaines et n'ont rien de catholique. Voyez-vous la différence ? Elles ne sortent pas du domaine de la poésie biblique et de l'imagination. Pour nous, au contraire, rien de plus réel. Nous sommes ici-bas dans la vallée des larmes, nous ne le savons que trop. Or, saint Paul nous donne un remède infailible : *Per patientiam et consolationem scripturarum spem habeamus* ; « Par la patience et la consolation qui nous vient des Ecritures ayons confiance » (*Rom.*, xv, 4).

---

13<sup>e</sup> CONFÉRENCE**Qu'est-ce donc que l'Eglise ?**

Qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, nos contemporains se trouvent en présence d'un fait, d'un fait aussi considérable qu'indéniable, du fait de l'Eglise. L'Eglise catholique est une société répandue sur toute la terre depuis près de 2.000 ans, toujours persécutée, enseignant des doctrines incompréhensibles et imposant les préceptes les plus contraires aux passions humaines. Son fondateur, sage et bienfaisant sans doute, n'eut comme continuateurs immédiats que de pauvres gens, ignorants et timides, qui, après lui-même d'ailleurs, furent mis à mort comme des criminels. Avec une intransigeance inlassable, elle rejette de son sein ceux de ses membres qui ne pensent pas comme elle. Les grands et les puissants ont toujours juré sa perte ; ils le font encore aujourd'hui... et ce-



pendant les plus sincères d'entre eux sont contraints d'avouer que cette Eglise, qu'ils affectent — pour la galerie du moins — d'ignorer et de mépriser, est la plus grande force morale qui, au début même de ce vingtième siècle, comme dans les siècles passés, existe dans le monde.

Ce fait de l'Eglise, il le faut expliquer. A vous la parole, Messieurs les Modernistes.

Rien de plus simple, répondent-ils. Le besoin crée l'organe. Tout fidèle, surtout s'il a fait quelque expérience religieuse originale, éprouve le besoin de communiquer sa foi. Quand celle-ci est devenue commune à un grand nombre, collective, comme l'on dit, ses adeptes éprouvent le besoin de s'organiser en société : voilà l'Eglise, collection des consciences individuelles dérivant d'un premier croyant qui, en l'espèce, est Jésus-Christ.

Toute société a besoin d'une autorité dirigeant les membres vers la fin commune, sauvegardant les éléments essentiels qui sont, pour une société religieuse, le dogme et le culte : voilà le triple pouvoir disciplinaire, doctrinal et liturgique.

Autrefois, on disait que l'autorité de l'Eglise lui était venue du dehors, de Dieu même, immédiatement ; on pouvait alors regarder l'Eglise comme autocratique. Aujourd'hui, on en est revenu et on reconnaît, continuent ces messieurs, que l'autorité est un produit vital de l'Eglise, sorti de la conscience religieuse et dépendant de cette dernière.

Si l'Eglise a le malheur de ne pas reconnaître cette dépendance, elle deviendra tyrannique. Et, comme nous sommes à une époque où le sentiment de la liberté est en plein épanouissement, à une époque où la conscience publique a créé le régime populaire, comme il n'y a pas deux consciences dans l'homme, si l'autorité ecclésiastique ne veut pas provoquer et fomenter un conflit au plus intime des consciences, elle n'a qu'à se démocratiser et à se soumettre aux sentiments du peuple. Sans cela l'explosion sera terrible : elle emportera tout : Eglise et religion. Tout le système moderniste consiste donc à concilier l'autorité de l'Eglise avec la liberté des croyants, qui auraient ainsi le droit de discuter les décisions du Saint-Siège.

Voilà surtout où vous voulez en venir, mes petits messieurs. Malgré vos grands mots et vos grands raisonnements, vous n'avez pas expliqué le fait de l'Eglise. Il faut bien recourir à la seule théorie que votre fatuité regardait comme démodée, à la théorie de Jésus-Christ, Fils de Dieu fait homme, établissant lui-même son Eglise, lui donnant sa propre autorité, qui s'exercera jusqu'à la fin des temps par les dépositaires humains déterminés par lui. Malgré vos avertissements, l'Eglise ne se soumettra pas à vos modernes élucubrations ; confiante en l'assistance perpétuelle de son divin Fondateur, qui la lui a promise, longtemps après votre disparition de la surface de la terre et celle des persécuteurs dont inconsciemment vous faites le jeu, elle vivra !

---

14<sup>e</sup> CONFÉRENCE**Séparation de l'Eglise et de l'Etat.**

Toute société a pour fin le bien de ses membres. L'Eglise tend au bien spirituel de ses enfants; l'Etat au bien temporel de ses sujets. La société religieuse et la société civile ne sont pas juxtaposées : elles se compénètrent l'une l'autre. Les membres de l'une appartiennent d'ordinaire à l'autre. En dehors des circonstances de fait, qui sont la conséquence des divers régimes, il est donc nécessaire de savoir quelle est, en théorie du moins, sans préjuger des cas particuliers en lesquels la pratique peut suspendre l'application des principes, la nature des rapports de l'Eglise et de l'Etat.

Nous soutenons que, de même que la foi est en parfait accord avec la science, ainsi l'Eglise devrait pouvoir rester en parfaite intelligence avec l'Etat. Les devoirs et les droits du ci-

toyen ne sauraient être en contradiction avec les devoirs et les droits du catholique. Les matières mixtes relevant à la fois de l'Eglise et de l'Etat devraient pouvoir toujours être solutionnées à la satisfaction de l'une et de l'autre.

Ce n'est pas ainsi que pense la doctrine moderniste. Elle proclame l'incompatibilité de la foi et de la science et la séparation absolue de l'Eglise et de l'Etat. Que la séparation de l'Eglise et de l'Etat soit, en certains cas, le seul régime possible et par conséquent acceptable dans l'espèce, ce n'est pas là la question. Pour les modernistes, il y a une cloison étanche entre l'Eglise et l'Etat.

Pas de matières mixtes : abîme infranchissable entre le temporel et le spirituel. Tout le temporel et rien que le temporel appartient à l'Etat ; tout le spirituel et rien que le spirituel appartient à l'Eglise. « Tout catholique, en tant que citoyen, a le droit et le devoir, sans se préoccuper de l'autorité de l'Eglise, sans tenir compte de ses désirs, de ses conseils, de ses commandements, au mépris même de ses réprimandes,

de poursuivre le bien public en la manière qu'il estime la meilleure. Tracer et prescrire au citoyen une ligne de conduite, sous un prétexte quelconque, est un abus de la puissance ecclésiastique, contre lequel c'est un devoir de réagir de toutes ses forces » (1).

Donc, ingérence exorbitante que les directions pontificales de Léon XIII dans sa lettre aux catholiques de France, abus de pouvoir, excessive intransigeance que la condamnation par Pie X des associations cultuelles, etc.

Cette manière de voir n'est-elle pas fort commune ? Et ne sont-ils pas nombreux les hommes aux deux consciences : la conscience sociale ou politique et la conscience religieuse ou catholique ? Cette double conscience ressemble beaucoup à la duplicité. Nous verrons dans la prochaine instruction que cette fiction n'explique rien et qu'elle ne fait que différer le conflit. Il nous faudra bien, pour l'éviter, trouver une autre solution.

---

(1) Théorie moderniste, d'après l'Encyclique *Pascendi Domini gregis*.

15<sup>e</sup> CONFÉRENCE**L'Eglise subordonnée à l'Etat.**

Quelque profond que soit l'abîme que l'on s'efforce de creuser entre l'Eglise et l'Etat, il y aura forcément des points de contact et la rencontre deviendra inévitable. On aura beau dire que l'Eglise est quantité négligeable, qu'elle est néant et que l'Etat seul mérite attention, qu'il n'y a que lui, qu'il est l'être suprême, on s'apercevra bientôt que l'Eglise vit, qu'elle a des droits imprescriptibles et qu'il faut bien, bon gré mal gré, entrer en rapports ou en lutte avec elle. Comment faire alors cesser le conflit ?

Pour nous, catholiques, la solution est facile. De même que l'âme ne peut pas se désintéresser des fonctions du corps et qu'il lui appartient même d'en réprimer, autant qu'elle le peut, les désordres, de même l'Eglise ne sortira pas de son domaine spirituel lorsqu'elle rappellera au pouvoir civil les rè-

gles de la morale chrétienne ou lui infligera un blâme quand il les violera. Sans doute, celui-ci pourra se mouvoir librement dans sa propre sphère ; il pourra édicter des lois justes concernant les biens matériels et les avantages temporels de la société, lois auxquelles les enfants de l'Eglise donneront, les premiers, l'exemple de la soumission. Mais si ces dispositions législatives portent atteinte à la fin spirituelle de la société ou aux principes du droit naturel ou du droit positif, l'Eglise ne cessera de redire le *non licet* ou le *non possumus* des temps apostoliques.

Très différente sera la solution des modernistes. Le conflit devient-il inévitable, disent-ils, l'Eglise doit alors être assujettie à l'Etat comme la foi doit être subordonnée à la science. Peut-être n'osent-ils pas le déclarer ouvertement, affirmant toujours que l'Eglise doit être libre dans l'Etat libre, à condition que chacun reste sur son propre terrain. Mais, si nous les pressons, ils ne pourront dissimuler la suprématie qu'au fond ils reconnaissent à l'Etat.



Que l'Eglise, en effet, veuille que des actes extérieurs rendent plus vivants ou même simplement possibles des actes intérieurs, qu'elle règle, par exemple, l'administration des sacrements, passant du spirituel dans le matériel, de l'invisible dans le visible, elle ne peut plus rien sans le contrôle et la permission de l'Etat. Si celui-ci, par des règlements abusifs, refuse à l'Eglise la liberté nécessaire, « *dura lex, sed lex*, se contentera de dire le conciliant moderniste : force doit rester à la loi ». Il résulte donc que l'autorité ecclésiastique, dont il n'est aucun acte qui ne se traduise à l'extérieur, sera toujours subordonnée à l'Etat.

Voilà pourquoi des protestants plus logiques rejettent tout culte extérieur, même toute société religieuse extérieure. Les modernistes n'osent pas en arriver là, voulant rester, à leur manière, catholiques ; mais ils demandent que l'Eglise, sans trop se faire prier, veuille bien suivre leurs directions et s'harmonise avec les formes civiles.

C'est le renversement de tous les principes. Ne nous laissons pas prendre aux séduisan-

les apparences de ce sophisme. On objectera peut-être certains actes d'une intransigeance mal comprise de certains personnages ecclésiastiques. Mais ces individualités n'étaient pas l'Eglise, qui, le plus souvent, les a désavouées. Souhaitons donc de toutes nos forces l'entente entre les deux pouvoirs. Quand l'Eglise est respectée, c'est la France qui triomphe !

---

16<sup>e</sup> CONFÉRENCE**Intolérance tyrannique ?  
Faste suranné ?**

Ce ne sont pas tant les manifestations extérieures du culte qui déplaisent aux ennemis de l'Eglise. Il est vrai que les plus farouches s'en prennent au sentiment religieux et à toutes ses expressions; mais les plus habiles et les plus hypocrites toléreraient volontiers les cérémonies et les processions comme des sortes de représentations théâtrales ou de cavalcades si elles ne supposaient pas le dogme avec son irréductible intransigeance. Elles ne sont pas, en effet, une sorte d'exutoire du sentiment religieux, mais un acte de foi, d'amour et de dévouement envers la majesté de Dieu.

L'autorité disciplinaire de l'Eglise est donc inséparable de son autorité doctrinale et dogmatique. Ce magistère suprême nous le savons

fondé sur l'enseignement même du Christ : « Celui qui vous écoute, m'écoute » (Luc, x, 16). « Allez, enseignez toutes les nations. — Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles » (Math., xxviii, 19). Cette divine origine est la garantie de son infailibilité aussi bien dans son exercice que dans la délimitation de son domaine.

Tout cela semble beaucoup trop simple à nos modernes amis. Sans doute, disent-ils, il faut bien, pour qu'une société religieuse soit une, que la conscience religieuse de ses membres soit une, ainsi que la formule qu'ils adoptent. Pour obtenir cette double unité il faut une sorte d'intelligence universelle qui puisse arrêter la formule et l'imposer avec autorité : voilà le magistère ecclésiastique. Mais, comme il vient primitivement des consciences individuelles, il doit se former sur ces dernières et par conséquent les laisser se manifester à leur gré. Leur interdire de proclamer ouvertement et hautement leurs besoins, bâillonner la critique, l'empêcher d'évoluer, c'est un abus d'autorité.

Cette autorité, continuent-ils, il faut la

tempérer, la modérer ; c'est même le plus grand service que l'on puisse lui rendre, puisque c'est le seul moyen de la préserver de la mort. Le Saint-Siège condamne et proscrit des ouvrages à l'insu de leurs auteurs, sans explication de leur part, sans aucune discussion : n'est-ce pas intolérable tyrannie ?

Les modernistes seront plus sages, ils sauront concilier les droits de l'autorité et ceux de la liberté. En attendant qu'ils y arrivent, ils pratiquent et recommandent la ligne de conduite suivante : se proclamer hautement très respectueux de l'autorité, mais ne rien abdiquer de son caractère et de ses idées.

Et, comme l'Eglise entoure d'une pompe traditionnelle le Souverain Pontife et les évêques participants de son autorité, il est de bon ton, quand on est de son temps, de regarder cet appareil extérieur comme suranné et moyenâgeux. Ces honneurs sont cependant parfaitement raisonnables, puisque, rendus à l'autorité, ils rejaillissent sur Jésus-Christ, qui l'a instituée. Les hommes qui en sont revêtus n'en doivent être que plus humbles. N'importe, ces rites pompeux rappellent

trop que toute puissance vient de Dieu. L'esprit moderne préfère la faire venir des créatures, pour s'en débarrasser ensuite plus facilement. Pour nous, nous savons que tout ce qu'on retire au Pape et à ses représentants, c'est à Dieu qu'on le retire. Nous ne serons jamais si grands qu'agenouillés humblement sous la main bénissante du Vicaire de Jésus-Christ.

---

17<sup>e</sup> CONFÉRENCE**La grande loi de l'évolution.**

Il est un mot commode entre tous qui tantôt signifie quelque chose et tantôt ne signifie rien à force de vouloir être expressif. C'est le mot magique d'*évolution*. Evoluer, c'est prendre différentes formes, exécuter certains mouvements, d'un mode plus ou moins normal, mais tout en restant soi-même. Nous nous rendons compte, en quelque manière du moins, des évolutions du germe vivant de l'œuf, des évolutions du ver-à-soie, de celles d'un aéroplane, de celles d'une escadre. Nous ne connaissons que trop celles de certaines personnes.

L'évolution a ses règles, parfois mystérieuses, mais toujours fixes. Appeler évolution toute transformation, c'est un véritable abus. Dans le monde physique, l'évolution perfec-

tionne parfois un être, mais ne le fait jamais passer d'une espèce dans une autre.

C'est aux forces obscures de l'évolution que recourent les modernistes pour expliquer le développement de la foi, du dogme, de l'Eglise, du culte et des Livres saints.

Voici dans quel sens une certaine évolution est admissible. Jusqu'à la fin des temps apostoliques depuis la création du monde, Dieu a révélé peu à peu au monde les vérités qu'il jugeait utile de faire connaître aux hommes. Le dépôt de la révélation fut alors complètement constitué, et l'Eglise, dans la suite des siècles, a peu à peu défini les dogmes de foi, selon que, dans sa sagesse, elle le jugeait nécessaire. Les théologiens, travaillant sur ces dogmes, ont pu les mettre davantage en lumière et montrer, à mesure que les sciences naturelles se développaient, le parfait accord de la raison et de la révélation.

Cette forme de progrès ne suffit pas aux modernistes. Ils posent d'abord ce principe général que dans une religion vivante rien n'est immuable et que tout doit varier. Alors



ils affirment, d'une manière absolument gratuite, qu'à l'origine la même foi était, sans aucune révélation extérieure, commune à tous les hommes, mais absolument obscure, ayant pris naissance dans la nature même et dans la vie de l'homme. Peu à peu elle progressa, éliminant ce qui n'était pas la foi et élargissant la notion du divin, le sentiment religieux.

Ce progrès se serait trouvé favorisé par l'action de certains hommes extraordinaires, les prophètes, dont le plus illustre est Jésus-Christ. Dans leur vie et dans leurs discours, il y a quelque chose de mystérieux dont la foi s'empare et qu'elle finit par attribuer à la Divinité; il y a aussi de ces expériences originales tout à fait conformes aux besoins des temps où ils vivent.

Voulez-vous un exemple du développement d'un dogme à la manière moderniste? Tout d'abord la foi reconnaissait quelque chose de divin en la personne de Jésus-Christ; elle est allée élargissant peu à peu ce quelque chose de divin, jusqu'à ce que finalement elle en a fait un Dieu.

L'évolution du culte est due à la nécessité de l'adapter aux coutumes et traditions populaires et de mettre en valeur les avantages que certains actes tirent de leur fréquente répétition.

L'Eglise a évolué pour se plier aux événements et s'harmoniser avec les formes diverses des sociétés civiles.

Sans doute, nous, catholiques, nous admettons que l'œuvre divine qu'est l'Eglise a une merveilleuse facilité d'adaptation, elle modifie sa discipline selon les besoins des temps et des lieux ; mais ses dogmes, les principes de sa constitution, les bases fondamentales de sa morale sont absolument immuables.

Les modernistes font donc sur ces points une confusion aussi contraire à l'histoire qu'à la saine philosophie. Dieu nous délivre de ces erreurs qui n'ont rien de moderne que leur forme nouvelle et qui, n'en déplaît à leurs auteurs, sont aussi vieilles que le monde ! Qu'ils sachent donc une bonne fois qu'ils n'ont rien inventé !

---

18<sup>e</sup> CONFÉRENCE**La théorie des besoins. — Les deux forces opposées.**

Les partisans de l'évolution, que ce soit en matière scientifique, en histoire ou en philosophie, mettent tous à la base de leur système la théorie des besoins, selon l'axiome prétendu que nous avons déjà cité : le besoin crée l'organe.

D'après eux, l'évolution du dogme, du culte, de l'Église est due à la nécessité de s'adapter aux circonstances de temps et de milieu. Affirmation tout à fait gratuite; car, si les influences extérieures produisent dans les êtres d'incontestables modifications et, dans les théories conformes à la vérité, des expressions nouvelles, les changements qui en résultent ne sont jamais substantiels et restent toujours accidentels.

Nos sophistes comprennent d'ailleurs fort

bien que cette évolution ne saurait s'expliquer par la seule loi des besoins. Celle-ci, pour ne pas dévier et ruiner le système, doit être réglée et modérée par deux forces qui se contredisent, dont l'une tend à la conservation des traditions, c'est la forme conservatrice, et l'autre, au contraire, pousse au progrès, c'est la force progressive.

Dans l'Eglise, la force conservatrice, c'est la tradition représentée par l'autorité religieuse. Il en a toujours été ainsi, parce que l'autorité, planant au-dessus des contingences de la vie, ne s'occupe pas ou s'occupe peu des besoins de progrès de ses sujets. Il ne peut d'ailleurs en être autrement, parce que l'autorité a toujours défendu, comme par instinct, la tradition, tant sont grandes les affinités qui existent entre elles.

La force progressive, au contraire, répond aux besoins divers ; elle couve et fermente dans les consciences individuelles, surtout dans celles qui sont le plus souvent en contact avec la vie. Quelles sont ces consciences ? Ce sont surtout celles des petits, prêtres ou laïques, celles des masses populaires.

Entre ces deux forces, la tradition et le progrès, le conflit est permanent. Il est plus aigu que jamais, et, pensent les modernistes, il est bon qu'il en soit ainsi; c'est, à leur avis, une des gloires de notre époque.

Par la force des choses, il s'établit une sorte de compromis et de transaction entre la puissance conservatrice et la puissance progressive; les consciences individuelles, du moins certaines d'entre elles, finissent par réagir sur la conscience collective. Sous la pression de celle-ci, les dépositaires de l'autorité finissent par venir à composition.

Alors le rôle de la conscience collective est de maintenir les concessions obtenues en vertu du pacte jusqu'à ce qu'on en arrache de nouvelles.

Toujours donc la même erreur : rien de fixe et d'immuable dans la vérité révélée, pas plus que dans toute autre vérité. Il faut bien que la barque de Pierre répare sa coque vermoulue et se débarrasse des mousses et des lichens qui retardent sa marche; sans cela elle sera submergée.

Et la barque de Pierre ne se soucie guère

**des conseils de ses naïfs sauveteurs. Que peut-elle craindre avec un tel pilote ?**

---

19<sup>e</sup> CONFÉRENCE**Etrange manière de voir.**

C'est une étude psychologique, c'est l'examen d'un état d'âme que nous avons à faire aujourd'hui. Les modernistes sont assez malmenés par l'autorité ecclésiastique, depuis quelques années surtout : avis paternels, condamnations de leurs ouvrages, censures canoniques, avec discernement, sans doute, mais sans défaillance, tous les moyens de répression sont tour à tour employés. Il est intéressant de voir ce qu'ils en pensent.

Eh bien, ils n'en pensent rien de mauvais, non plus que les brebis n'en veulent au berger et à ses chiens qui contrarient leurs instincts en ne les laissant pas s'engager dans une voie plus conforme à leurs attraits. Après tout, ils sont dans leur rôle de berger et de chiens.

Ils y sont si bien dans leur rôle et leur rôle

est si bienfaisant pour les brebis, que c'est grâce à lui que le troupeau n'est pas décimé par les autos ou détruit par les trains de chemins de fer aux passages à niveau.

A chacun sa place, et les brebis seront bien gardées. Au berger, aidé des chiens, de les conduire, et à elles-mêmes de se laisser conduire.

Les modernistes sont des moutons d'une espèce à part. S'ils obéissent, c'est à la voix des étrangers. Ils ont la prétention de guider leurs pasteurs dans les prés qu'ils leur désignent.

Oui, parlons sans comparaison : ces novateurs, se croyant en contact continu et intime avec les consciences, sont persuadés qu'ils en connaissent mieux que personne, sûrement mieux que l'autorité religieuse, les besoins qu'ils incarnent, pour ainsi dire, en eux. Pour eux ils font leur devoir en s'efforçant de tenir l'Église au courant des progrès modernes.

Or celle-ci, au lieu de leur en être reconnaissante, se met à condamner leurs ouvrages ! Aussi quel n'est pas l'étonnement de



ces bons apôtres quand ils se sentent touchés! Quelle attitude prendront-ils? Ils poseront en martyrs.

Que l'autorité les réprimande tant qu'il lui plaira : leur conscience leur dit qu'ils font bien. Ils ont d'ailleurs une autre satisfaction, c'est celle de voir leurs ouvrages condamnés beaucoup plus vendus que précédemment. Ils pardonnent magnaniment à l'autorité qui leur résiste; elle est dans son rôle, bien que, si elle sortait de son ornière, elle dût les couvrir de louanges.

« Mais enfin, puisqu'elle s'entête à ne pas vouloir nous écouter, nous, modernistes, disent-ils, nous serons les martyrs de son obscurantisme démodé. Victimes, nous le serons comme les prophètes et comme Jésus-Christ.

« En attendant, continuent-ils, les obstacles se multiplient par la faute de l'Eglise, et ces obstacles en font tomber un grand nombre qui ne demandaient qu'à vivre ».

Pauvre Eglise, elle a bien tort; il lui faudra bien un jour céder, car on peut bien contrarier l'évolution, on ne la force pas.

Ils continuent leur chemin, quittes à dissi-

muler leur déception et leur rage sous les dehors hypocrites d'une soumission apparente. Nous accuser, nous modernistes, de vouloir détruire l'autorité ! Quelle calomnie ! Elle doit être stimulée, et nous nous en chargeons, mais elle ne doit pas être détruite.

C'est qu'ils tiennent à rester dans l'Eglise, pour y travailler et y modifier peu à peu la conscience commune. Que deviennent-ils d'ailleurs quand ils sont déclarés hors de l'Eglise ? Autant ils pouvaient se rendre intéressants auparavant, autant ils tombent ensuite facilement dans l'oubli et le mépris public.

C'est toujours la même erreur : rien ne serait stable ni immuable dans l'Eglise. Combien de gens par exemple attendent et attendront longtemps que l'Eglise autorise le divorce pour répondre aux besoins des temps présents !

Cette erreur de la variabilité des dogmes, Pie IX la condamna dans l'Encyclique *Qui pluribus*, du 9 nov. 1846, dans le Syllabus, proposition 5, et dans la constitution *Dei Filius*, ch. iv.

Défions-nous des brebis qui veulent devenir bergers, elles sont toujours auparavant des loups ravisseurs !

---

20<sup>e</sup> CONFÉRENCE**C'est ainsi qu'ils écrivent l'histoire.**

La qualité maîtresse de l'historien, c'est d'être vrai. Il doit raconter les faits tels qu'ils se sont passés, quelque extraordinaires qu'ils soient, et se mettre en garde contre les idées préconçues qui l'exposeraient à rester en deçà ou à aller au delà de la vérité.

L'historien devra, sans doute, vérifier les témoignages, suivre les règles de la saine critique; ce sont là les principes premiers de la connaissance. Mais la philosophie, c'est-à-dire l'ensemble des systèmes et des spéculations plus ou moins variables, ne doit pas influencer l'historien. En histoire,

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

A l'historien de contrôler alors ses sources avec un plus grand soin. La philosophie de l'histoire est postérieure aux événements; elle en fait saisir l'enchaînement, mais elle

n'en pose jamais nécessairement la cause.

Les modernistes prétendent s'imposer cette règle dans leurs études historiques. C'est fort bien. Ils craignent qu'on les soupçonne d'apporter des idées toutes faites et de n'être pas assez objectifs. Malheureusement, rien de plus subjectif et rien de plus falsifié par le parti pris que l'histoire telle qu'ils la comprennent. Nous allons le prouver.

Au lieu de raconter les faits tels que les donnent les documents authentiques et les témoins autorisés, ils les font passer au crible de leurs principes philosophiques que nous avons déjà exposés. Ils mettent en activité tout leur laboratoire, leurs alambics et leurs cornues.

1° En vertu de l'*agnosticisme*, nous ne pouvons savoir, en histoire, que des phénomènes naturels. Ces phénomènes semblent-ils révéler une intervention de Dieu, ou sont-ils une sorte de mélange de divin et d'humain, il faut alors scinder le composé : laisser à l'histoire l'humain et renvoyer le divin à la foi. C'est ainsi que les modernistes distinguent le Christ de l'histoire et le Christ de la

foi, l'Eglise de l'histoire et l'Eglise de la foi, etc.

2° En vertu de la *transfiguration*, l'élément humain a été lui-même élevé au dessus des conditions qui conviennent seules à l'histoire : il faut donc renvoyer à la foi les adjonctions que la foi y a faites. Par exemple, tout ce qui dépasse, en Jésus-Christ, la condition naturelle de l'homme n'est pas du domaine de l'histoire, mais doit être attribué à la foi.

3° De même à renvoyer à la foi, en vertu de la *défiguration*, tout ce qui, dans l'histoire, n'est pas, d'après eux, assorti aux personnes, tout ce qui, par exemple, dans les paroles du Christ, paraît avoir été incompris des auditeurs.

En résumé, ils refusent au Christ de l'histoire la divinité, qui n'appartiendrait qu'au Christ de la foi. Le premier, seul, aurait existé dans un point du temps et de l'espace; l'autre n'aurait jamais vécu que dans les pieuses méditations des croyants.

L'Evangile de saint Jean n'aurait aucun caractère historique, il ne serait qu'une pure contemplation.

Ce n'est pas tout. Ce qui reste de l'histoire ainsi démembrée doit subir deux nouvelles épreuves.

4° *L'immanence vitale*, qui se produit par le besoin, doit pouvoir tout expliquer dans l'histoire. Qu'on dresse la nomenclature des besoins de l'Eglise, et tout ce qui ne correspondra pas à cette liste sera supprimé.

5° *L'évolution* est aussi une loi générale. A l'origine, très peu de choses, ensuite le développement. L'historien moderniste voudra quand même ne laisser du début de toutes choses qu'un germe informe; tout le reste serait le fruit de l'évolution.

A l'aide de ces principes, tout le caractère surnaturel des Evangiles et de l'histoire sacrée sera mis de côté par l'historien. Les croyants, et l'historien lui-même, s'il en fait partie, pourront le ramasser s'ils le veulent, mais ne pourront s'en servir en histoire.

Et alors, ces critiques modernistes, tout pleins d'eux-mêmes, ne tiennent aucun compte des travaux des Pères et des Docteurs de l'Eglise; ils taillent, ils rognent à leur gré dans les Livres saints, jugent en der-

nier ressort, forment une sorte de syndicat composé de gens de tous pays et de toutes religions, et excommunient tous ceux qui ne pensent pas comme eux, et qu'ils regardent comme des ignorants.

Et alors, il est de bon ton de faire, dans l'histoire, toutes les distinctions modernistes. Et, sans s'en douter, un certain nombre de catholiques intellectuels, ou posant comme tels, se laissent contaminer par la peste moderniste « qui gagne tout, pénètre et propage la contagion », dit Pie X.

Et vous entendez des enfants et des ignorants aussi bien que des vieillards et des lettrés vous dire, avec un sourire voltairien, un grand sérieux ou un rire imbécile : « Tout n'est pas vrai dans l'Ancien et le Nouveau Testament ».

« Ces hommes-là nous font vraiment compassion, est-il dit dans l'Encyclique; d'eux, l'Apôtre disait : Ils se sont évanouis dans leurs pensées; se disant sages, ils sont tombés en démence » (*Rom.*, I, 21, 22).

Dieu nous préserve d'un pareil malheur !



21<sup>e</sup> CONFÉRENCE**Le défenseur modern style.**

De tout temps la doctrine catholique eut ses antagonistes; de tout temps, grâce à Dieu, elle eut aussi ses défenseurs, qui surent toujours, par des arguments décisifs, réduire à néant les attaques, sans cesse renouvelées, des ennemis de l'Eglise. Et l'apologétique chrétienne donna à l'humanité d'incomparables génies, dont seules la mauvaise foi ou la plus grossière ignorance peuvent méconnaître le mérite.

On arrive à la vérité catholique par la voie descendante ou par la voie ascendante.

La première part de l'existence d'un Dieu personnel prouvée par la raison, de la possibilité et de l'utilité de la révélation et, passant par la démonstration de l'authenticité, de l'intégrité et de la véracité des Livres

saints, qui font connaître la révélation primitive, la révélation mosaïque et la révélation évangélique, elle établit la divinité de Jésus-Christ, préparée dès l'origine du monde et continuée à travers les siècles par l'Eglise qu'Il a fondée.

La seconde, par un procédé différent, arrive à la même conclusion. Elle considère l'Eglise dans les temps présents avec son dogme, sa morale, son culte, sa discipline. Elle la compare aux autres Eglises. Elle en apprécie la force morale, la valeur des hommes qui marchent sous son drapeau, et, remontant les annales de son histoire, elle constate la continuelle disproportion entre les événements qui y sont relatés et les causes naturelles. Donc, le doigt de Dieu est là ; donc, Dieu existe tel que l'Eglise l'enseigne, et les relations entre la Divinité et l'humanité sont celles que l'Eglise nous fait connaître.

L'apologiste catholique ne manquera pas, d'ailleurs, de mettre en relief la parfaite convenance qui existe entre l'enseignement de l'Eglise et la nature humaine, et la constata-

tion du véritable bonheur que seule peut donner notre sainte Religion sera un puissant argument en sa faveur. Il ne saurait être le seul, mais il confirmera puissamment les autres.

Ces deux formes de démonstration paraîtront singulièrement démodées à l'apologiste moderniste.

Celui-ci commencera par fraterniser avec les rationalistes, auxquels il prodiguera des éloges et dont il sera fier de recevoir des louanges qu'il opposera aux réprimandes de l'Eglise.

Il déclarera vouloir défendre la religion catholique sans s'appuyer « sur les données des Livres saints, ni sur les histoires qui ont cours dans l'Eglise et qui sont écrites sous l'inspiration des vieilles méthodes ».

Il ne se servira que de l'histoire qu'il aura lui-même expurgée avec toute la rigueur des principes modernes. Et nous avons vu dans la précédente instruction ce que notre impitoyable critique y laisse subsister.

Il voudra amener le non-croyant à faire lui-même *cette expérience*, qui est, à son avis,

le vrai fondement de la foi. Pour y arriver, il suivra, lui aussi, deux voies : la voie *objective* et la voie *subjective*.

La voie *objective* partira de ce principe agnostique et évolutionniste du germe primitif que le Christ a seulement donné au monde et d'où sont sorties toutes les formes dogmatiques, cultuelles et ecclésiastiques. Et notre prétendu défenseur fera alors les plus stupéfiantes concessions aux incrédules. Il leur accordera que dans le dogme il y a des erreurs et des contradictions. Il dira même qu'il doit en être ainsi ; que, dans la Bible, il y a maints endroits, touchant à l'histoire ou à la science, où se constatent de manifestes faussetés. C'est pareillement, dit-il, inévitable. Autre chose est la vérité et la logique rationnelles, et autres choses sont les nécessités et les contingences de la vie. Or, la religion est éminemment vivante ; il ne faut donc pas y chercher la rigueur de la vérité et de la logique rationnelles. Jésus-Christ, continue son défenseur *modern style*, s'est trompé dans diverses circonstances ; à cela, rien d'étonnant : il était lui-même tributaire de

la vie. D'ailleurs, dans la religion, il s'agit de l'infini, de l'inconnaissable, et le plus bel hommage qu'on puisse rendre à l'infini, c'est d'en faire l'objet de propositions contradictoires.

Saint Augustin n'a-t-il pas réfuté d'avance ce monstrueux raisonnement ? « Admettez, dit-il, un seul mensonge officieux dans l'autorité des Livres saints, il ne restera plus parcelle de ces Livres, chacun croira ce qu'il voudra et ne croira pas ce qu'il ne voudra pas » (*Epist.*, xxviii).

La voie *objective* ne vous convainc-elle pas ? je l'espère de votre logique : le moderniste passera à la voie *subjective*. Il exagérera cette vérité rappelée plus haut : la conformité de la religion catholique avec les besoins de la nature humaine. Il en déduira, à l'aide de son principe d'immanence, que la religion catholique est vraie parce qu'elle est rigoureusement postulée par le sentiment, et que, dans tout être humain, il y a au fond le germe même que Jésus-Christ porta dans sa conscience et qu'il a légué au monde.

Est-il étonnant que par une telle argumen-

tation les adversaires du catholicisme ne soient pas convaincus, eux non plus, et qu'ils voient, au contraire, dans le modernisme, comme nous le prouverons dans la prochaine instruction, le rendez-vous de toutes les hérésies et la voie à l'athéisme?

---

22<sup>e</sup> CONFÉRENCE**Il veut réformer, et il détruit.**

Réformer est pour les modernistes une véritable manie; car il est entendu pour eux que l'Eglise, par sa résistance au progrès moderne (c'est ainsi qu'ils appellent sa sagesse et sa prudence), est la cause de son propre malheur. Ils veulent d'abord réformer l'enseignement, surtout dans les séminaires.

Ils s'en prennent d'abord à la philosophie scolastique, qu'ils veulent remplacer par la philosophie moderne, la seule vraie, disent-ils, la seule qui convienne à notre temps. Or, elle est toute imprégnée du subjectivisme destructeur de Kant ou de Hegel.

La théologie, l'histoire devront se transformer d'après leurs principes : le germe initial très imparfait se développant d'après les lois de l'évolution. Par conséquent, réforme complète du catéchisme : on n'y laissera subsister

que les dogmes qui auront été réformés et qui seront à la portée du vulgaire.

Pour le culte, diminution du nombre des dévotions extérieures, quelque approuvées qu'elles soient par l'Eglise, ou du moins avertissement donné à celle-ci d'en arrêter l'accroissement. Mais sur ce point certains modernistes, par un bel amour de symbolisme, se montrent assez coulants.

Quant au gouvernement ecclésiastique, ils lui imposeront une réforme complète dans toutes ses branches, surtout en matière de discipline et de dogme. Le monde marche vers la démocratie ; l'Eglise doit entrer elle-même dans le mouvement : donc, une part de son gouvernement doit être laissée au clergé inférieur et même aux laïques. Donc, décentralisation de tous les pouvoirs.

Il y a surtout deux congrégations qui les gênent singulièrement, celle du Saint-Office et celle de l'Index. Est-ce que, dans un certain monde, on ne voudrait pas également supprimer la police et les tribunaux ?

Quant à l'attitude que devra tenir l'Eglise à l'égard des organisations politiques et so-



ciales, elle devra être modifiée, puisque il est entendu que tout doit l'être dans la vieille et démodée Eglise. Elle devra accepter qu'on ne lui laisse pas la parole dans ces sortes de questions ; mais elle devra, en bonne servante du progrès, se mettre à sa remorque et le protéger.

Il demeure entendu que, malgré la condamnation de l'américanisme, celui-ci n'a jamais existé, mais que, selon les principes de ceux qu'on a accusés d'en être les fauteurs, il faut, en morale, faire toujours passer les vertus actives, comme le zèle pour les œuvres extérieures, avant les vertus passives comme l'humilité, l'obéissance, le renoncement.

Le clergé, sous prétexte de revenir à l'humilité et à la pauvreté antiques, devra supprimer tous ces usages, quelque vénérables qu'ils soient, qui ont pour but de rehausser la dignité des supérieurs ecclésiastiques et de mettre en relief la majesté des pontifes. Certains modernistes, faisant écho à leurs maîtres protestants, désirent la suppression du célibat ecclésiastique.

Cette rage de réforme va jusqu'à la destruction. Résumons, en effet, tout le système.

L'intelligence ne peut atteindre Dieu. Seul, le sentiment le pourra percevoir. Or, rien de plus mobile et de plus trompeur que le sentiment quand il n'est pas éclairé et guidé par la raison. Si l'on supprime l'action de la raison, le sentiment conduira plutôt aux pires excès qu'il ne mènera à Dieu. Pour corriger les divagations du sentiment, les modernistes ont inventé l'expérience individuelle. Mais celle-ci ne travaille que sur le sentiment, qu'elle rend plus intense et dont elle tire la conviction que Dieu est un être réel. Malheureusement cette conviction n'est elle-même qu'un sentiment, qui ne repose pas sur la raison. Et alors, comment prouver que Dieu existe en dehors de la conscience du croyant ?

Les modernistes aggraveront encore l'erreur par la doctrine du *symbolisme* ; car si tout dans la religion n'est que symbole, comme ils disent, pourquoi le nom même de Dieu, celui de personnalité divine ne seraient-ils pas aussi de purs symboles ?

Et cette autre doctrine de *l'immanence di-*

*vine* ou théorie des besoins engendrant les croyances ne les retiendra pas dans leur chute vers le panthéisme et l'athéisme. Tout phénomène de conscience est issu de l'homme en tant qu'homme. Donc Dieu se confond avec l'homme : c'est le panthéisme.

Ils opposent la science à la foi. Dieu ne peut pas, disent-ils, être l'objet de la science. Il sera donc toujours l'inconnaissable. Or, qu'est-ce qu'une religion qui ne s'adresse qu'à l'inconnaissable ? C'est la religion du néant. Elle ressemble donc beaucoup à rien.

Il fallait prendre la peine de nous donner une idée aussi claire que possible de tout ce ténébreux système, qui forme cependant un corps parfaitement organisé, pour que nous puissions comprendre que pour le vulgaire qui ne raisonne pas, aussi bien que pour le savant qui a la prétention de faire un semblant de raisonnement, le modernisme conduit, en droite ligne au matérialisme et à la négation de toute religion.

---



## DEUXIÈME PARTIE

---

### **Causes du Modernisme**



## Causes du modernisme.

### *I. La curiosité.*

Faire connaître la nature d'une maladie, en exposer les caractères, en décrire les phénomènes pathologiques, c'est faire œuvre de savant ; mais combien vaine et inutile serait cette science si elle ne se complétait par une sage et efficace thérapeutique, c'est-à-dire l'indication des remèdes par lesquels on pourra enrayer et guérir la maladie.

Cette étude des remèdes devra d'abord porter sur les causes du mal. Elle fera mieux connaître la nature de celui-ci et fera déjà entrevoir la médication rationnelle qu'il conviendra d'y apporter.

C'est ainsi que procéda le Docteur infail-  
lible de l'Eglise dans l'Encyclique *Pascendi  
Domini gregis*. Après avoir décrit le moder-  
nisme, il en rechercha les causes.

D'un mot il caractérise la cause prochaine

et immédiate; c'est, dit-il, une perversion de l'esprit, c'est-à-dire un mauvais fonctionnement de la faculté de penser, de l'intelligence. Mais quelles sont les causes de cette perversion ? Les unes sont de l'ordre moral, et les autres de l'ordre purement intellectuel.

Les causes morales sont les passions, qui troublent plus ou moins la raison. Les passions dont il s'agit dans l'espèce sont la curiosité et l'orgueil.

Parlons, dans cette instruction, de la curiosité.

Saint Antonin définit ainsi la curiosité : *Vitium curiositatis consistit in appetitu et studio inordinato circa cognitionem rerum* (Part. II tit. III, c. 7, § 1). « Le vice de la curiosité est un désir et un goût déréglé de savoir. »

La science est un don de Dieu : « Il a donné aux hommes la science pour qu'ils se rendissent célèbres par ses dons merveilleux » (*Eccli.* xxxviii, 6). Elle est pour l'homme la source des joies les plus pures, joies bien douces que le vieux Virgile a si élégamment chantées :

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas.*



« Heureux celui qui peut connaître les causes de toutes choses. »

Non content d'avoir donné à l'homme la raison, Dieu voulut, par la révélation, étendre encore le champ déjà si vaste des connaissances humaines, en lui faisant connaître « des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. C'est à nous que Dieu les a révélées par son Esprit, car l'Esprit pénètre tout, même les profondeurs de Dieu » (I Cor., II, 9, 10).

Le désir et le goût de savoir ne sont donc pas vice, mais vertu, à la condition toutefois qu'ils ne soient pas dérégés.

Or, ils sont dérégés quand ils prétendent supprimer tout mystère, faire manger à l'homme le fruit défendu, selon l'inférieure promesse : « Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. »

Ils sont dérégés quand ils se manifestent « par des discours remplis de nouveautés profanes et de tout ce qu'oppose une science qui n'en mérite pas le nom, *profanas vocum novitates et oppositiones falsi nominis scientiæ*, et qu'ils font perdre la

foi à ceux qui les prononcent, *quam quidam promittentes, circa fidem exciderunt* » (Tim. VI, 20, 21). Dire du nouveau, rejeter les anciennes formules, vouloir supprimer tout mystère, soumettre Dieu lui-même à toutes les expériences humaines, l'étendre sur une table de dissection et le soumettre à l'action sacrilège d'un scalpel : voilà bien le modernisme.

Ils sont déréglés, en un mot, quand on prétend savoir plus qu'il ne faut savoir : *non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem* (Rom. XII, 3).

« Celui qui prétend scruter la majesté divine est écrasé par la gloire même de Dieu, *qui scrutator est majestatis opprimetur a gloria* » (Prov., XXV, 27). *Altiora te ne quæsieris, et fortiora te ne scrutatus fueris; sed que præcepit tibi Deus, illa cogita semper pluribus operibus ejus ne fueris curiosus.* Ne cherche pas ce qui est trop difficile pour toi, et ne scrute pas ce qui dépasse tes forces. Ce qui t'est commandé, voilà à quoi tu dois penser, car tu n'as que faire des choses cachées » (Eccli., III, 20, 21, 22).

« Penser pouvoir chercher la vérité hors de l'Eglise en qui elle se trouve sans l'ombre la plus légère d'erreur », dit Grégoire XVI, dans l'Encyclique *Singulari nos*, du 7 juillet 1834, voilà ce que c'est que le vice de curiosité.

Or « la curiosité est un grand mal », dit Hugues de Saint-Victor. « C'est une dangereuse présomption, une science pernicieuse, dit saint Isidore de Séville, elle pousse à l'hérésie, elle nous rend hardis dans les choses obscures et téméraires dans ce que nous ignorons ».

« De même que la cendre aveugle les yeux du corps, ainsi la curiosité obscurcit la vue de la contemplation », ajoute Pierre de Chelles.

Telle est la première cause du modernisme.

*Spiritum rectum innova in visceribus meis*  
« Rétablissez en moi un esprit juste »  
(Ps. L, 11).

*Bonitatem, et disciplinam, et scientiam doce me* ; « Seigneur, enseignez-moi le sens droit et l'intelligence » (Ps. CXVIII, 66).

2<sup>e</sup> CONFÉRENCE*II. L'orgueil.*

Si la curiosité est une des causes de l'erreur moderniste, l'orgueil a, dit Pie X, incomparablement plus d'action sur l'âme pour l'aveugler et la jeter dans le faux. « L'orgueil, il est, dans la doctrine des modernistes, comme chez lui. De quelque côté qu'il s'y tourne, tout lui fournit un aliment ». Et, dans une page magistrale, si claire qu'elle pourrait se passer de commentaires, et si véhémement qu'elle semble être écrite en caractères de feu, le Pape explique, par cette seule passion de l'orgueil, toutes les étranges illusions et les audacieuses entreprises des auteurs de l'erreur.

Et d'abord, il est à remarquer qu'il n'est pas d'esprits plus dogmatistes, plus absolus, plus autoritaires que ceux qui reprochent à l'Eglise l'inflexibilité et l'immutabilité de ses

dogmes. Le privilège qu'ils refusent à l'autorité ecclésiastique d'être, pour la foi, la règle universelle, ils le revendiquent pour eux-même. « Nous ne sommes pas comme le reste des hommes », sembleraient-ils dire avec le Pharisien de l'Évangile. Ils sont persuadés que seuls ils possèdent la sagesse et la science, et ils regardent avec un pédantesque mépris ces timides croyants qui ne pensent pas comme eux.

L'infaillibilité, dans le sens où nous l'entendons, ils la refusent à l'Église et au Pape, ou du moins ils lui donnent un sens restreint et défiguré. Mais, s'ils n'osent pas s'attribuer à eux-mêmes ce terme qu'ils trouvent déjà vieilli, ils ne dédaignent pas d'imposer aux autres leurs propres opinions au nom de leur prétendue science. Ils ont parlé : les autres sont des sots, d'après eux, s'ils ne s'inclinent pas jusqu'à terre, en prononçant, à défaut d'argument, la vieille et démodée formule : *Magister dixit*.

Et, ayant fait litière des traditions les plus respectables et les plus probantes, ils inventent d'absurdes systèmes et de monstrueu-

ses nouveautés. Ils veulent à tout prix dire du nouveau avec des formules obscures à dessein.

Rien ne les exaspère comme l'audace d'un contradicteur qui, disséquant leurs théories, démontre que ce qui est vrai dans leurs affirmations, c'est ce que les catholiques ont toujours dit, et que ce qu'ils pensent avoir inventé n'est qu'hérésie et sottise.

Pourquoi entreprennent-ils de concilier l'autorité avec la liberté? N'est-ce pas parce qu'ils ne sont que des orgueilleux et des insoumis?

Ne leur parlez pas du respect de l'autorité, même de l'autorité suprême : ne sont-ils pas les réformateurs, que dis-je ? les sauveurs de l'Eglise, qui n'a qu'à se bien tenir et à accepter leurs idées abracadabrantes, sous peine d'être mise à mal par ses adversaires?

Peut-être pourrait-on croire que les hommes complaisants qui donnent, par faiblesse, leur approbation à ces faux docteurs, qui les fascinent par leur audace, ne sont pas eux-mêmes atteints de cet orgueil, principale cause du modernisme. On se tromperait, car

il faut bien reconnaître chez ces admirateurs je ne sais quelle connivence avec les adversaires de l'autorité et les fauteurs de nouveautés : or, nous l'avons vu, il y a toujours, à la base, orgueil et insoumission.

« Non, en vérité, nulle route qui conduise plus droit et plus vite au modernisme que l'orgueil. Qu'on nous donne un catholique laïc, qu'on nous donne un prêtre, qui ait perdu de vue le principe fondamental de la vie chrétienne, savoir, que nous devons nous renoncer nous-mêmes, si nous voulons suivre Jésus-Christ, et qui n'ait pas arraché l'orgueil de son cœur : ce laïc, ce prêtre est mûr pour toutes les erreurs du modernisme ».

Et Pie X, avec son implacable logique et sa vigilance pastorale qui ne connaît aucun obstacle, ne veut pas attendre l'indication qu'il donnera plus loin des remèdes. Il adjure ses vénérables frères les Evêques « de traverser ces hommes superbes et de les appliquer à d'infimes et obscures fonctions. » Il veut que ces orgueilleux soient « mis d'autant plus bas qu'ils cherchent à monter

plus haut et que leur abaissement même leur ôte la faculté de nuire ».

Regardant ensuite les séminaires, ces pépinières du clergé, dont ils sont l'espérance et l'avenir, Il veut que les évêques sondent soigneusement, par eux-mêmes ou par les directeurs de séminaires, les jeunes clercs. Ceux chez qui ils auraient remarqué l'esprit d'orgueil, qu'ils les écartent sans pitié du sacerdoce. « Plût à Dieu, ajoute-t-il, qu'on eût toujours usé de la sorte avec la vigilance et la constance voulues ».

Dieu nous préserve nous-mêmes de ce si redoutable défaut, et puissions-nous, en devenant semblables à de petits enfants, demeurer sur le terrain sacré de la vérité, en attendant que nous entrions dans le royaume des cieux.

---



3<sup>e</sup> CONFÉRENCE*III. L'ignorance.*

La curiosité et l'orgueil qui affectent la volonté et prédisposent si bien au modernisme n'en sont pas cependant les seules causes ; il faut y joindre les causes intellectuelles, qui sont l'ignorance et les différents moyens de propagation.

Et d'abord, l'ignorance. N'est-il pas piquant de voir ces prétendus savants qui posent en docteurs de l'Eglise, n'être, en réalité, que les malheureuses victimes de leur ignorance?

Mais il faut prouver ce que nous avançons.

Ignorants de quoi, les modernistes, eux qui semblent cependant les seuls dépositaires de la véritable science ? — Ignorants de la philosophie. — Comment ? Ne portent-ils pas aux nues la philosophie moderne ?

— Sans doute. Et même, des hauts sommets qu'ils croient avoir atteints, ils regardent avec un souverain mépris la philosophie scolastique, qu'ils ignorent et qui, seule, cependant, eût pu leur fournir l'instrument qui leur eût été nécessaire pour éviter de dangereuses confusions et dissiper les sophismes.

Je m'explique : qu'est-ce que la philosophie ?

C'est la science de celui qui aime la sagesse, comme le nom l'indique. C'est donc à la fois la science des êtres immatériels, des premiers principes de toutes les sciences, et l'art d'arriver à la vérité et de vivre conformément aux règles qui dérivent de la vérité connue.

La valeur de la certitude et des moyens à employer pour l'obtenir, c'est-à-dire l'évidence, l'expérience, le raisonnement, relèvent donc de la philosophie.

Or, nombreux sont les systèmes de philosophie qui se contredisent les uns les autres. Il est donc de la plus haute importance de connaître et de suivre le meilleur, sous peine

de s'exposer à ne pas parvenir à la connaissance de la vérité.

De toutes les sortes de philosophies il en est une que l'Eglise regarde comme la meilleure par la précision de ses données et la sûreté de sa méthode : c'est la philosophie scolastique.

Essayons d'en acquérir quelque idée. Il nous sera facile, ensuite, de nous rendre compte des dangers auxquels est exposé celui qui l'ignore.

Du mot latin *schola*, école, on l'appelle scolastique parce qu'elle prit son origine, au IX<sup>e</sup> siècle, dans les écoles qui entouraient les évêchés et les monastères, seul séjour, à cette époque, des sciences et des arts.

Elle donne à la raison toute l'activité dont celle-ci est capable ; elle en règle toutes les opérations et prétend ne pas sortir de son domaine. Mais elle tient compte des vérités que lui a fait connaître la révélation, dont elle a prouvé la possibilité et l'existence. Et, comme la vérité ne saurait jamais contredire la vérité, la philosophie scolastique, science de la raison, n'aura jamais la folie de contre-

dire la théologie, science de la révélation. Elle évitera ainsi bien des erreurs.

Ainsi protégés, ses disciples sont arrivés, dans de mémorables argumentations, à faire donner, à la raison humaine, toutes ses énergies. Ils savaient, avec une incomparable maëstria, déjouer les ruses de l'adversaire, débrouiller les questions à dessein les plus emmêlées et, par d'habiles distinctions, séparer le vrai du faux.

Malheureusement, quelques siècles plus tard, se dégageant des lisières protectrices de la théologie, la philosophie moderne donna libre carrière aux élucubrations les plus diverses et les plus contradictoires; certains systèmes en vinrent à douter de tout, même de l'existence objective du sujet pensant.

Quelle sera donc celle de ces deux philosophies que les modernistes mettront à la base de leur système ?

Ce ne sera certainement pas la scolastique. Ils l'ignorent ou ils en ont peur. En tout cas, ils la haïssent. Ils ne veulent en voir que les petits côtés, les fastidieux syllogismes, les plaisantes et abusives argumentations du

moyen âge, la terminologie surannée. Quant à ce chef-d'œuvre de l'esprit humain qu'est la Somme de saint Thomas, ils ne veulent pas le connaître. Les sophismes de Kant, de Fichte, de Schelling, de Hegel et autres Allemands, exercent sur eux un tout autre attrait, et ils font volontiers leur la proposition XIII du Syllabus condamnée par Pie IX : « La méthode et les principes qui ont servi aux antiques docteurs scolastiques, dans la culture de la théologie, ne répondent plus aux exigences de notre temps ni aux progrès des sciences ».

Il leur faut toujours du nouveau, à ces messieurs.

Au fait, « il n'est pas d'indice plus sûr que le goût des doctrines modernistes commence à poindre dans un esprit, que d'y voir naître le dégoût de la méthode scolastique » (Encyclique *Pascendi*).

Je crois d'ailleurs pouvoir affirmer que la plupart d'entre eux ne comprennent guère mieux la philosophie moderne que l'ancienne.

Malgré tout leur bagout, ils ignorent la

philosophie et ils ont peur de ceux qui la connaissent.

Retournez donc à l'école, messieurs les modernistes !...

---

4<sup>e</sup> CONFÉRENCE**Le mépris de la Tradition  
et des Pères.**

Il est évident qu'une philosophie qui tient compte de la révélation dans la recherche de la vérité, qui, par son implacable logique et sa rigoureuse dialectique, ferme impitoyablement la porte des échappatoires aux sophistes, ne peut convenir aux modernistes. Aussi ceux-ci l'ignorent-ils ou la haïssent-ils.

Mais voici un autre obstacle qui s'oppose à leur audacieux système; j'ai nommé la Tradition et les Pères de l'Eglise.

La vérité révélée n'est pas contenue seulement dans l'Écriture Sainte, mais encore dans la Tradition, c'est-à-dire dans l'enseignement oral venu des Apôtres jusqu'à nous.

Les modernistes s'accommoderaient encore assez facilement de la Bible. Le Nouveau Testament, et à plus forte raison l'Ancien,

sont livres si vieux et d'un génie si différent du nôtre, que, livrés à l'interprétation de chacun, ils sont susceptibles de sens fort différents, souvent même contradictoires.

Cela fait tout à fait l'affaire de gens qui regardent la vérité comme essentiellement variable, en continuel progrès et devant se modifier sans cesse d'après les temps, les lieux et les individus.

Mais combien différente la doctrine de l'Eglise ! D'après elle, c'est la Tradition qui interprète et complète les saintes Ecritures. Il suffit de prouver qu'à telle époque toute l'Eglise a cru et enseigné telle proposition, qu'elle a affirmé que tel passage du texte sacré doit être compris de telle manière, pour que tout catholique soit obligé d'admettre telle proposition ou telle explication.

Il faut donc à tout prix, si on veut faire œuvre personnelle, ne pas suivre des sentiers battus, en un mot étonner les populations en disant du nouveau, « fausser perfidement le caractère de la Tradition et en saper l'autorité, afin de lui ôter toute valeur ». C'est ce que les modernistes ne se privent pas de faire.



Que leur importe ce que les autres ont toujours dit, ont toujours cru ? C'est pour eux une impérieuse raison de dire le contraire.

Ce raisonnement ne tient pas debout. Si, en effet, dans les choses humaines il faut tenir compte de ce qui a été l'opinion commune et ne le rejeter, sous peine de perdre le sens commun, qu'en présence de preuves fortement établies et très soigneusement discutées, à plus forte raison quand il s'agit des choses divines confiées par Dieu lui-même à une autorité à laquelle il a donné l'infailibilité.

Déjà en 787, au second Concile de Nicée, l'Eglise avait fait justice de l'opinion contraire en condamnant ceux « qui osent, sur les traces des hérétiques impies, mépriser les traditions ecclésiastiques, inventer quelque nouveauté, ou chercher, avec malice et avec astuce, à renverser quoi que ce soit des légitimes traditions de l'Eglise catholique. »

En 869, nous trouvons la profession de foi du quatrième Concile de Constantinople : « C'est pourquoi nous faisons profession de conserver et de garder les règles qui ont été léguées à la sainte Eglise catholique et apostolique, soit

par les saints et très illustres Apôtres, soit par les Conciles orthodoxes, généraux et particuliers, et même par chacun des Pères interprètes divins et docteurs de l'Eglise ». Enfin, la profession de foi prescrite par Pie IV et Pie IX avant la collation des dignités et des charges, contient ces mots : « J'admets et j'embrasse très fermement les traditions apostoliques et ecclésiastiques et toutes les autres observances et constitutions de l'Eglise ».

Les Pères de l'Eglise, voilà encore des témoins gênants pour les modernistes. Quelle sera envers eux l'attitude de ceux-ci ?

Pour que des témoins fassent autorité, il faut qu'ils ne soient pas trompeurs et qu'ils n'aient pu être trompés.

Trompeurs, les Pères de l'Eglise ! Oh ! certes non, disent les novateurs, qui les déclarent personnellement dignes de toute vénération ; ce sont des hommes d'une sincérité inattaquable, des saints dans toute l'acception du mot.

Mais n'ont-ils pas été trompés ? ajoutent-ils. C'est une autre chose. Ne sont-ils pas d'une incroyable ignorance en matière d'his-

toire et de critique ? D'ailleurs ils sont bien excusables par le temps où ils vécurent.

Et voici que nos pygmées se moquent agréablement de l'ignorance de ces géants qui s'appellent Augustin, Ambroise, Jérôme, Jean Chrysostome. De certains jeux de mots, d'un goût douteux, je le veux bien, conforme d'ailleurs à celui des contemporains, ils tirent la conséquence qu'il n'y a, chez les Pères, aucune argumentation sérieuse, et ils font des gorges chaudes de la naïveté ou de l'intolérance des théologiens qui pendant des siècles sont demeurés dans l'ornière creusée par les Pères.

Pour nous, gardons le conseil de saint Paul : *Itaque, fratres state et tenete traditiones, quas didicistis sive per sermonem, sive per epistolam nostram. Ipse autem Dominus noster Jesus Christus et Deus et Pater noster.... exhortetur corda vestra.* « Ainsi donc, frères, demeurez fermes et gardez les enseignements que vous avez reçus, soit de vive voix, soit par notre lettre. Que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, que Dieu notre Père exhorte vos cœurs ! » (II *Thess.*, II, 14).

5<sup>e</sup> CONFÉRENCE**La dépréciation du magistère  
ecclésiastique.**

Enfin, il est un troisième obstacle que rencontrent les modernistes, obstacle plus redoutable encore que les deux premiers. C'est le magistère de l'Eglise.

Nous appelons ainsi l'autorité enseignante en vertu de laquelle l'Eglise, assistée par Jésus-Christ, définit infailliblement les dogmes de foi contenus dans le dépôt de la révélation, tire de ceux-ci des conclusions que l'on ne saurait avoir le droit de rejeter et juge souverainement les doctrines et les livres qui les renferment.

C'est le magistère ecclésiastique exercé par le Pape, les Congrégations romaines, les Evêques, qui interprète les Saintes Ecritures et la Tradition catholique et condamne les propositions et les systèmes philosophi-

ques qu'il pense leur être contraires. Il est donc pour les novateurs singulièrement gênant. C'est pour cela qu'ils s'évertueront à l'amoindrir et à en infirmer l'autorité.

Tantôt ils s'en prendront à son origine évangélique, qu'ils dénatureront sacrilègement, se mettant ainsi à la remorque des protestants. Tantôt, s'ils ne peuvent pas supprimer les affirmations du Christ ou les expliquer à leur manière : « Celui qui vous écoute, m'écoute » (*Luc*, x, 16) ; « Allez, enseignez toutes les nations. Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des temps » (*Math.*, xxviii, 19) ; « Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen » (*Math.*, xviii, 17) : ils déprécient alors le caractère et les droits de l'autorité de l'Eglise. Confondant l'Eglise enseignante avec l'Eglise enseignée, ils s'érigent volontiers eux-mêmes et leurs adeptes en juges de la foi. Ils s'appliquent à ne pas vouloir voir dans les décisions de l'Eglise la surnaturelle intervention de Dieu, et ramènent tout à des considérations purement humaines.

Ils ont alors recours aux calomnies les

plus odieuses, qu'ils empruntent aux pires adversaires de l'Église. Ils la représentent, disait, la douleur dans l'âme, Léon XIII, le 14 mars 1891, « comme l'amie des ténèbres, l'autrice d'ignorance, ennemie de la lumière, de la science et du progrès ».



Pour rendre plus efficace leur oeuvre de destruction de cette divine autorité de l'Église, ils régleront leurs rapports avec leurs contemporains, d'après l'attitude de ces derniers à l'égard de cette même autorité.

« Les catholiques ardents qui luttent vigoureusement pour l'Église, ils les poursuivent de toute leur malveillance, de toute leur acrimonie ; ce sont, disent-ils, des ignorants, des entêtés. S'agit-il d'un de leurs adversaires redoutable par son érudition et la vigueur de son esprit, ils chercheront à le réduire à l'impuissance en organisant autour de lui la conspiration du silence. »

C'est de l'habileté peut-être ; mais je lui préfère l'énergique franchise avec laquelle

l'Eglise condamne nettement un ouvrage pernicieux, au risque, par cette publicité, de lui assurer un succès de librairie de mauvais aloi, plutôt que d'exposer les âmes à se perdre, en semblant, par le silence, pactiser secrètement avec l'erreur.

Mais les bons apôtres, qui savent si bien se taire, savent mieux encore parler, et il n'est pas de réclame plus éhontée que celle qu'ils font à ceux qui sont de leur bord.

« Un ouvrage paraît, respirant la nouveauté par tous ses pores : ce sont alors des applaudissements et des cris d'admiration. Plus un auteur aura apporté d'audace à battre en brèche l'antiquité, à saper la tradition et le magistère ecclésiastique, et plus il sera savant.

« Enfin — et ceci est un sujet d'horreur pour les bons — s'il arrive que l'un d'eux soit frappé de condamnation par l'Eglise, les autres aussitôt de se presser autour de lui, de le combler d'éloges publics, de le vénérer presque comme un martyr de la vérité ».

Le résultat, le voici : « les jeunes, étourdis

et troublés de tout ce fracas de louanges et d'injures, ont peur d'être traités d'ignorants ». C'est si bon d'être regardé comme savant ! « Piqués par l'aiguillon de la curiosité et de l'orgueil, ils finissent par céder et deviennent modernistes ».

En résumé, les causes du modernisme sont d'ordre intellectuel et moral : elles sont à la fois ignorance, curiosité, orgueil, manque de jugement et de sens commun,

Il nous reste à dire quelques mots, pour mieux expliquer les progrès de l'erreur, des moyens positifs employés par ses auteurs. Les connaître, ne sera-ce pas déjà en déjouer les funestes effets ?

---



## TROISIÈME PARTIE

---

### **La Diffusion de l'erreur moderniste**



## 1<sup>re</sup> CONFÉRENCE

---

### **La diffusion de l'erreur moderniste**

Voyons maintenant les moyens de propagande qu'emploient les modernistes. Ils ne se contentent pas de battre en brèche les obstacles qui s'opposent à la diffusion de leurs erreurs, ils multiplient les industries qui favoriseront l'écoulement de leurs produits.

Voyons à l'œuvre les modernistes et les modernisants.

« Les premiers, quand ils le peuvent, s'emparent de chaires dans les séminaires et dans les universités.

« Plus ou moins déguisés, ils sèment leurs doctrines du haut de la chaire sacrée, les professent ouvertement dans les congrès, dans les livres, les revues, les journaux.

« Le même prendra différents pseudonymes pour mieux tromper par la multitude simulée des auteurs ». La fausse doctrine

paraîtra ainsi professée par un grand nombre de docteurs et sera plus facilement accréditée.

Ils font des œuvres inspirées par leurs théories, qu'ils appliquent aux institutions sociales.

« Vous les diriez saisis, dit le Pape, d'une sorte de frénésie. Le fruit de tout cela ? Notre cœur se serre à voir tant de jeunes gens qui étaient l'espoir de l'Eglise et lui promettaient de si bons services, être absolument dévoyés. »

Mais voici maintenant les modernisants : ce sont les amis, les admirateurs qui, par snobisme ou par je ne sais quelle pernicieuse tournure d'esprit, « sans aller, certes, aussi loin, ont pris l'habitude de penser, parler, écrire, avec plus de liberté qu'il ne convient à des catholiques ». Ce sont des laïcs, des prêtres, des religieux même.

Traient-ils des questions bibliques ? Ils font alors des concessions inutiles et tout à fait dangereuses aux protestants ou aux rationalistes.

Font-ils de l'histoire ? Ils mettent en relief,

« sous couleur de dire toute la vérité et avec une sorte de plaisir mal dissimulé, tout ce qui leur paraît faire tache dans l'histoire de l'Eglise, ils détruisent, en vertu de faux principes, les pieuses traditions populaires. Ils tournent en ridicule certaines reliques fort vénérables par leur antiquité ».

Peu leur importe qu'il soit établi qu'à telle époque reculée on admettait comme authentique tel ou tel fait. S'il ne peuvent découvrir les preuves sur lesquelles on s'appuyait alors, ce qui, d'ailleurs, est souvent impossible, ils traitent d'ignorants, de simplistes ou même de mystificateurs, les hommes de cette génération qui, cependant, étant plus voisins de l'événement, sont d'ordinaire des témoins mieux informés que les prétendus savants de nos jours.

D'ailleurs, ceux-ci sont souvent « possédés du vain désir de faire parler d'eux : ce qui n'arriverait pas, ils le comprennent bien, s'ils disaient comme on a toujours dit jusqu'ici ».

Ces tendances, il y a vingt-cinq ans que je les constate.

Je les ai rencontrées chez des hommes aussi recommandables par leur science que par leur vertu. J'en ai souvent bien souffert, parfois je me suis hasardé à les leur signaler. Mais je me suis heurté d'ordinaire à un parti pris plus intransigeant que le plus intransigeant des traditionalistes.

Otez ces modernistes sans le savoir, les modernistes conscients auraient été réduits à l'impuissance.

Voilà pourquoi j'ai choisi le sujet de ces instructions, espérant, si je ne me fais illusion, faire enfin ouvrir les yeux à quelques catholiques sincères qui croient servir Dieu et l'Eglise et qui, lorsqu'ils s'apercevront qu'en réalité ils les offensent, finiront peut-être par abandonner les sophistes trompeurs qui, peu à peu, mettraient leur foi en péril.

Qu'il nous soit donc permis de citer un certain billet d'un journaliste fort apprécié (1) sur la clairvoyance de Pie X :

« Vous rappelez-vous qu'au moment où parut l'Encyclique contre le modernisme, il

---

(1) Billet de Junius dans *l'Echo de Paris*.

s'éleva, de plusieurs côtés, un concert de dénégations et de bas persillage ? » Nous ne nous reconnaissons point dans ce portrait, disaient les modernistes ; nous ne sommes point les incrédules déguisés, les destructeurs cauteleux qu'on prétend que nous sommes ; les paroles du Pape ne nous atteignent pas. » On aurait cru revivre les lendemains célèbres de la Bulle *Unigenitus*. Aujourd'hui, l'attitude n'est plus la même. Les masques ne sont pas levés, mais l'aveu de l'erreur et la rage de l'orgueil crient sous le petit rabat dont on a fait un domino. Le coup a bien porté. Le modernisme en mourra, comme sont mortes, l'une après l'autre, les hérésies dont les tombes jalonnent l'histoire de l'Eglise.

« Spectacle impressionnant et qui repose la vue, après qu'on a regardé la politique des princes et celle des parlements. Il y a, dans le domaine des consciences, un veilleur qui défend la Cité comme aucune autre n'est défendue, qui combat l'ennemi du dehors et ne se laisse pas tromper par l'ennemi du dedans, et qui déconcerte les habiletés au point que certains le croient inhabile. Ceux qui ju-

geront plus tard notre époque parleront, au contraire, du génie de Pie X. Ils emploieront peut-être un autre mot, et d'un autre ordre. Dès à présent, je ne vois rien de comparable à ce pouvoir qui n'a pas d'armée, qui vit de l'aumône des peuples, qui ne peut s'appuyer sur aucun gouvernement et dont pas un acte n'est indifférent. Les loups s'intéressent aux directions de ce berger, et aussi toute la ménagerie des bois, même celle qui n'a point affaire avec le bercail. »

---



2<sup>n</sup> CONFÉRENCE**Les remèdes.**

Il était nécessaire de révéler le mal, d'en remarquer les effets, d'en sonder la profondeur et d'en rechercher les causes ; mais cette étude demeurerait stérile si elle ne s'étendait à la connaissance des remèdes.

Nous avons vu que cette erreur, en dépit de son nom, est, en sa substance, aussi ancienne que le monde. De tout temps, elle rencontra des contradicteurs, et l'Eglise, gardienne vigilante de la vérité, n'a jamais manqué de découvrir et de réprimer toutes les manifestations de ces fausses doctrines que l'on comprend aujourd'hui sous la dénomination de modernisme.

Il faut d'ailleurs reconnaître que, depuis un quart de siècle, le terrible mal fit d'énormes et rapides progrès, s'en prenant à toutes les questions et pénétrant dans tous les milieux. Aussi, Léon XIII chercha-t-il fortement à s'opposer aux envahissements publics et

occultes de ces si graves erreurs, surtout dans le domaine de l'Écriture sainte. Mais les modernistes n'ont peur ni des paroles ni des actes.

Avec des airs affectés de soumission et de respect, ils interprétèrent les paroles dans le sens de leurs propres sentiments. Quant aux actes de l'autorité suprême, ils feignaient de croire qu'ils s'adressaient à tout autre qu'à eux-mêmes.

C'est d'ailleurs la tactique habituelle de tous les fauteurs d'erreurs. A les entendre, ceux qui les condamnent le font toujours avec parti pris; ils ne les ont pas compris; ils leur ont fait dire ce qu'ils n'ont jamais dit. En fin de compte, ils baissent la tête et, quand les coups ont ainsi passé sans les atteindre, alors ils la relèvent avec plus d'effronterie que jamais.

C'est pourquoi le chancre insatiable est allé s'aggravant de jour en jour. C'est alors que le Pape Pie X s'est vu dans la nécessité, pour en conjurer les funestes effets, de prendre, sans retard, des mesures plus efficaces, « priant et conjurant les Evêques, les autres

pasteurs d'âmes, les éducateurs et professeurs de la jeunesse cléricale et tout spécialement les supérieurs majeurs des Instituts religieux de ne pas souffrir que l'on puisse trouver le moins du monde à redire, en une matière si grave, à leur vigilance, leur zèle et leur fermeté ».

Sans doute, c'est surtout à ceux qui doivent suivre ces règles et ces ordonnances qu'il incombe de les connaître et d'en faire une étude approfondie. Mais n'avons-nous pas dit que le mal fait des victimes chez les laïcs et chez les prêtres, chez les ignorants comme chez les savants? personne ne se peut croire entièrement à l'abri de ses atteintes : il faut donc que les remèdes soient, en quelque manière du moins, connus de tout le monde et mis à la portée de tous.

L'Encyclique *Pascendi* édicte d'abord des règles relatives aux études, puis au choix des directeurs et professeurs des séminaires et instituts catholiques, à l'examen et au choix des candidats aux saints ordres et à la censure des mauvais livres. Elle institue des censeurs diocésains, fixe les conditions de la

participation du clergé à la direction et à la rédaction des journaux et de l'organisation des congrès sacerdotaux. Elle veut que, dans chaque diocèse, il y ait un conseil de vigilance doctrinale; enfin que, tous les trois ans, les Evêques envoient au Saint-Siège une relation fidèle.

Enfin, le 1<sup>er</sup> septembre 1910, N. S. P. le Pape Pie X, dans un *motu proprio* qui demeurera célèbre, résumant les enseignements de l'Encyclique *Pascendi*, du 8 septembre 1907 et les condamnations du Décret *Lamentabili*, du 3 juillet 1907, y ajoute quelques dispositions nouvelles relatives aux élèves des séminaires et prescrit aux professeurs des sciences sacrées, aux clercs qui devront recevoir les Ordres majeurs et à tous les prêtres qui seront appelés à exercer quelque ministère ecclésiastique, la prestation d'un serment complétant la profession de foi dite de Pie IV, « répudiant explicitement ces erreurs et formulant une adhésion solennelle aux vérités dont elles sont la négation » (1).

---

(1) Lettre de Monseigneur l'Archevêque de Paris, du 24 septembre 1910.

Telles sont les différentes questions qu'il nous reste à traiter, en ne leur donnant que les développements strictement nécessaires pour faire ressortir leur lumineuse clarté et leur bienfaisante efficacité.

---

3<sup>e</sup> CONFÉRENCE**Comment les études doivent-elles  
être dirigées ?**

L'étude, c'est l'application de l'esprit pour apprendre ou approfondir. Tous les moyens sont-ils bons, toutes les méthodes sont-elles sûres, pour la recherche de la vérité ? Il est évident que non. La vérité est, dit-on, cachée au fond d'un puits : celui qui entreprend de l'en retirer sans prendre les précautions nécessaires, risque fort de tomber dans le gouffre de l'erreur.

Ce fut le sort d'un grand nombre.

Voilà pourquoi l'incomparable Sauveteur qu'est le successeur de Pierre a tracé des règles précises, qui donneront aux études la sûreté et la fécondité.

Tout d'abord, le Pape parle des sciences sacrées, c'est-à-dire celles dont l'objet direct et immédiat est la vérité révélée.

Il veut qu'à la base soit mise la philosophie, c'est-à-dire la science des principes et l'art du raisonnement. La sagesse est une, comme Dieu, dont elle est sortie; il ne devrait donc exister qu'une seule philosophie. Mais telle est la bizarrerie de l'esprit humain qu'il a engendré je ne sais combien de systèmes philosophiques qui se contredisent les uns les autres. Aussi, Pie X, comme l'avait fait son prédécesseur Léon XIII, prend-il soin de déclarer que la philosophie qu'il entend imposer, c'est la philosophie scolastique, c'est-à-dire la philosophie des docteurs du moyen âge.

Il n'ignore pas qu'il s'y rencontre quelques excès de subtilité, des opinions tout à fait improbables ou même absolument contredites par les découvertes modernes. Il les rejette comme l'avait fait Léon XIII. Ce qu'il entend par philosophie scolastique, c'est principalement celle que nous a léguée saint Thomas d'Aquin. Il le rappelle aux Evêques, aux supérieurs des séminaires et instituts religieux, et avertit les professeurs que s'écarter de saint Thomas, surtout dans les questions

métaphysiques, ne va pas sans grave détri-  
ment.

C'est donc sur ce fondement qu'il faut éle-  
ver la théologie, c'est-à-dire la science de  
Dieu tel que nous le fait connaître la Révéla-  
tion. Pie X insiste beaucoup sur la nécessité  
d'entourer et de faire entourer cette divine  
science d'une estime profonde et d'un ardent  
amour. Que les clercs, au sortir du sémi-  
naire, soient fermement résolus d'en faire,  
toute leur vie, leurs plus chères délices !

Faut-il dire que, dans certains milieux ec-  
clésiastiques, la sainte théologie était repous-  
sée à un rang presque aussi reculé que le  
catéchisme, qui en est l'abrégé, dans certai-  
nes sphères tout à fait laïques ? Ah ! sans doute,  
on ne l'avouait pas, mais on croyait toujours  
prendre en défaut les théologiens accusés  
sans cesse d'ignorance et de parti pris. Pie X,  
comme Léon XIII, veut que la première  
place revienne de droit à la théologie, confor-  
mément à « la maxime de l'antique sagesse  
qui imposait aux autres sciences et aux  
arts de lui être assujetties et soumises à la  
manière des servantes ».



La vérité ne saurait contredire la vérité. Or, la parole de Dieu est infaillible ; donc, toute autre doit lui être conforme pour n'être pas erronée.

Le Pape encourage grandement, bien loin de les blâmer, les savants catholiques qui, « pleinement respectueux de la Tradition, des Saints Pères, du Magistère ecclésiastique, mesurés dans leurs jugements, et se guidant sur les règles catholiques (ce qui ne se voit pas chez tous), ont pris à tâche de faire plus de lumière dans la théologie positive, c'est-à-dire celle des faits, en y projetant celle de l'histoire — de la vraie. — Evidemment, il faut donner plus d'importance que par le passé à la théologie positive », comme par exemple l'histoire des sacrements. Il faut pouvoir défendre la science sacrée contre les attaques d'adversaires imbus d'erreurs historiques et de préjugés scientifiques. Mais ces sortes d'études cessent d'être louables quand elle prétendent mettre en fâcheuse posture la théologie scolastique. Ceux qui dénigrent cette dernière, sous prétexte d'exalter la théologie positive, font les affaires des modernistes.

Enfin, l'Eglise, comme elle l'a toujours fait, entoure de ses faveurs « l'étude des sciences naturelles, les géniales découvertes, les applications hardies et utiles qui provoquent à juste titre les applaudissements des contemporains et seront pour la postérité un sujet d'admiration et de louanges ». Mais ces études ne doivent porter aucun préjudice aux études sacrées. Il faut donc éviter l'excès qui ferait sacrifier ces dernières au profit des premières. Que celles-ci restent dans leur domaine; elles n'auront qu'à gagner en s'y tenant; et, en ne négligeant pas les données certaines de la Révélation, elles s'épargneront d'humiliantes déceptions et n'auront pas à faire, comme il leur arrive souvent, des reculs toujours douloureux pour des orgueilleuses qui se prétendent infailibles.

Heureux les savants qui comprennent ces choses !

---

4<sup>e</sup> CONFÉRENCE**Comment les maîtres, les étudiants  
et les auteurs doivent-ils être sur-  
veillés ?**

Après avoir recommandé aux Evêques de choisir avec le plus grand soin les directeurs et professeurs des séminaires et des instituts catholiques, et d'exclure sans merci les maîtres qui seraient trouvés plus ou moins contaminés par une complaisance suspecte pour les modernistes ou pour leurs doctrines, le Souverain Pontife leur enjoint de procéder avec la même vigilance et sévérité à l'examen et au choix des candidats aux saints ordres.

Le doctorat en théologie ou en droit canonique devra avoir été précédé, sous peine de nullité, de l'assistance à un cours régulier de philosophie scolastique.

Défense aux clercs et aux prêtres inscrits dans un institut catholique de suivre, pour

les matières qui y sont professées, les cours des universités civiles.

Le Pape aborde ensuite un sujet aussi intéressant pour les laïcs que pour les prêtres; il s'agit de la censure des mauvais livres. « En empêcher la publication, et, publiés, en entraver la lecture » : voilà le devoir des Evêques.

« Livres, journaux, revues modernistes sont tout aussi dangereux que les écrits contre les bonnes mœurs; ils le sont même davantage, car ils empoisonnent la vie chrétienne dans sa source ».

Certaines de ces œuvres ont pour auteurs des catholiques qui ont fort bon esprit, mais dépourvus de connaissances théologiques et imbus de philosophie moderne. Le nom et la bonne réputation des auteurs rend les ouvrages plus pernicieux encore.

Ces écrits sont si nombreux que le Saint-Siège se reconnaît impuissant à les rechercher tous. Il autorise les Evêques à se regarder comme ses délégués, et il leur fait un devoir d'intervenir *suavement* sans doute mais *fermement*.

Tel ouvrage peut avoir reçu d'un évêque l'*imprimatur* accordé par une excessive bienveillance ou motivé par un examen trop superficiel, il peut ne faire à peu près aucun mal dans le diocèse d'où il émane et être dangereux dans un autre lieu : il ne faut pas hésiter alors à le condamner.

A côté des auteurs, il y a les éditeurs, les libraires. Ils doivent purement et simplement retirer de la vente les ouvrages condamnés, lors même que la prohibition serait restreinte à telle catégorie de personnes.

Si ces éditeurs et libraires refusent d'obéir, l'Evêque leur retirera leur titre d'éditeur ou libraire catholique ou épiscopal et les déférera au Saint-Siège s'ils ont le titre d'éditeur pontifical.

Quant aux fidèles, prêtres ou laïcs, lors même qu'ils auraient la faculté de lire ou de retenir les livres prohibés, ils n'ont pas pour cela le droit de lire et de retenir les livres ou journaux, quels qu'ils soient, interdits par l'Ordinaire, à moins que dans l'Indult apostolique la faculté ne leur en ait été accordée expressément (Constit. *Officiorum*, art. xxvi).

Enfin, pour empêcher la publication des mauvais livres, les Evêques ne donneront la permission de publier les ouvrages ayant trait aux questions intéressant la foi ou la discipline qu'après l'avis d'un des censeurs choisis par eux « parmi les prêtres du clergé tant séculier que régulier, recommandables par leur âge, leur science, leur prudence et qui, en matière de doctrine à approuver ou à blâmer, se tiennent dans le juste milieu ».

Si cet avis est favorable, l'Evêque délivrera le permis d'imprimer par ce mot : *Imprimatur*, précédé de la formule : *Nihil obstat*, signée du censeur.

« Le nom du censeur sera tenu secret aux auteurs, et ne leur sera révélé qu'après avis favorable, de peur qu'il ne soit molesté et durant le travail d'examen et par la suite, s'il a refusé son approbation. »

Jamais d'ailleurs le titre de censeur ne pourra être invoqué pour appuyer les opinions personnelles de celui qui en aura été revêtu.

Il était intéressant de faire connaître ces

prescriptions si sages. Ne sont-elles pas pour nous un nouveau motif de confiance en la direction que nous donne l'Eglise, notre Mère ?

---

5<sup>e</sup> CONFÉRENCE**Le prêtre journaliste. — Les Congrès sacerdotaux. — Conseils de vigilance doctrinale.**

Après avoir rappelé la défense faite aux prêtres tant séculiers que réguliers de prendre la direction de journaux ou de revues sans la permission des Ordinaires, c'est-à-dire des Evêques ou des premiers supérieurs des religieux, et avoir ajouté que s'il est nécessaire, après monition, cette permission sera retirée, le Souverain Pontife enjoint aux Evêques de surveiller les prêtres correspondants ou rédacteurs. Le Pape veut même qu'un censeur soit chargé de chaque journal ou revue et qu'il impose au plus tôt la rétractation de toute idée dangereuse. L'Evêque, s'il y a lieu, exigera cette rétractation lors même que l'avis du censeur aurait été favorable.



Les congrès sacerdotaux ne sont pas sans danger. Les Evêques ne les permettront plus, ou, du moins, ils ne le feront que très rarement et avec la loi expresse d'y observer le plus grand respect des supérieurs ecclésiastiques et de leur autorité. La permission de tenir ces congrès devra être écrite, et, pour y assister, les prêtres étrangers devront avoir pareillement l'autorisation écrite de leur Ordinaire.

Enfin, le Pape ordonne que, dans tous les diocèses, soit établi un conseil de vigilance doctrinale, comme l'ont institué les Evêques de l'Ombrie, suivant en cela les traces de saint Charles Borromée.

Ces conseils se réuniront tous les deux mois, à jour fixe, sous la présidence de l'Evêque. Les membres seront tenus au secret.

Ils surveilleront très attentivement et de très près tous les indices de modernisme.

« On ne peut approuver, dit Léon XIII, dans les écrits des catholiques, un langage qui, s'inspirant d'un esprit de nouveauté condamnable, paraît ridiculiser la piété des

fidèles et parle d'ordre nouveau de vie chrétienne, de nouvelles doctrines de l'Eglise, etc. ».

Ils surveilleront les ouvrages où l'on traite de pieuses traditions locales, de reliques, d'apparitions, d'institutions et de questions sociales.

Les règles pleines de sagesse que suit l'Eglise sont très opportunément rappelées.

Le ton de persiflage où perce le dédain, les sentences sans appel prononcées par ces orgueilleux novateurs sont rigoureusement condamnés.

Tous les trois ans, les Evêques enverront au Saint-Siège, sous la foi du serment, une relation fidèle sur l'exécution de toutes ces prescriptions et les doctrines qui ont cours dans le clergé. Les supérieurs généraux des ordres religieux feront de même pour leurs sujets.

Pie X ne se dissimule pas que les ennemis de l'Eglise l'accuseront une fois de plus d'être l'ennemi de la science et du progrès. Il se propose de répondre à cette accusation par la fondation d'une Institution qui groupera les

plus illustres représentants de la science parmi les catholiques.

Puis, bénissant tous les Evêques, les prêtres et tout le peuple chrétien, le saint et docte Pontife formule un souhait qu'il emprunte à l'apôtre saint Paul et que nous redirons nous-mêmes à la fin de cette série d'instructions : « Que la vertu de Jésus-Christ, auteur et conservateur de notre foi, soit avec vous ! » (Cfr *Heb.*, XII, 2).

---



## DOCUMENT

---

*Formule du serment antimoderniste imposé par le motu proprio SACRORUM ANTISTITUM de S. S. Pie X, le 1<sup>er</sup> Septembre 1910.*

Moi, N...

j'embrasse et reçois fermement toutes et chacune des vérités que l'Eglise, par son magistère infallible, a définies, affirmées et déclarées, principalement ces chefs de doctrine qui sont directement dirigés contre les erreurs de ce temps.

Et d'abord, je professe que Dieu, principe et fin de toutes choses, peut être connu, et donc aussi démontré d'une manière certaine par la lumière naturelle de la raison, par

*Jurisjurandi formula a Pio PP. X per motu proprio SACRORUM ANTISTITUM, 1 Sept. 1910, præscripta.*

« Ego, N...

firmiter, amplector ac recipio omnia et singula, quæ ab inerranti Ecclesiæ magisterio definita, adserta ac declarata sunt, præsertim ea doctrinæ capita, quæ hujus temporis erroribus directo adversantur.

Ac primum quidem Deum, rerum omnium principium et finem, naturali rationis luminæ per ea quæ facta sunt, hoc est per *visibilia* creationis opera, tanquam causam

le moyen des choses qui ont été faites, c'est-à-dire par les ouvrages *visibles* de la création, comme la cause par son effet.

En second lieu, j'admets et je reconnais les arguments externes de la révélation, c'est-à-dire les faits divins, parmi lesquels, en premier lieu, les miracles et les prophéties, comme des signes très certains de l'origine divine de la religion chrétienne. Et ces mêmes arguments, je les tiens pour éminemment proportionnés à l'intelligence de tous les temps et de tous les hommes, et même du temps présent.

Troisièmement : je crois encore d'une foi ferme que l'Eglise, gardienne et maîtresse de la parole révélée, a été instituée d'une manière prochaine et directe par le Christ en personne, vrai et historique, durant sa vie parmi nous, et je crois cette Eglise bâtie sur Pierre, chef de la hiérarchie apostolique, et sur ses successeurs jus-

per effectum, certo cognosci, adeoque demonstrari etiam posse, profiteor.

Secundo, externa revelationis argumenta, hoc est facta divina, in primis que miracula et prophetias admitto et agnosco tamquam signa certissima divinitus ortæ christianæ Religionis, eademque tenco statum omnium atque hominum, etiam hujus temporis, intelligentiæ esse maxime accommodata.

Tertio : Firma pariter fide credo Ecclesiam, verbi revelati custodem et magistram, per ipsum verum atque historicum Christum, quem apud nos degerat, proximè ac directo institutam, eademque super Petrum, apostolicæ hierarchiæ principem cjusque in ævum successores ædificatam.

ques à la fin des temps.

Quatrièmement : je reçois sincèrement la doctrine de la foi telle que nous l'ont transmise les Apôtres et les Pères orthodoxes, et je la reçois dans le même sens et la même interprétation qu'eux. C'est pourquoi je rejette absolument l'invention hérétique de l'évolution des dogmes, d'après laquelle ces dogmes changeraient de sens pour en recevoir un différent de celui que leur a donné tout d'abord l'Eglise. Et paroillement, je réprouve toute erreur qui consiste à substituer au dépôt divin confié à l'Epouse du Christ et à sa garde vigilante, une fiction philosophique, ou une création de la conscience humaine, laquelle, formée peu à peu par l'effort des hommes, serait susceptible, dans l'avenir, d'un progrès indéfini.

Cinquièmement : je tiens en toute certitude et je professe sincèrement que la foi n'est pas un sens religieux avoué surgis-

Quarto : Fidei doctrinam ab Apostolis per orthodoxos Patres eodem sensu eademque semper sententia ad nos usque transmissam sincere recipio ; ideoque prorsus rejicio hæreticum commentum evolutionis dogmatum, ab uno in alium sensum transeuntium, diversum ab eo, quem prius habuit Ecclesia ; pariterque damno errorem omnem, quo, divino deposito, Christi Sponsæ tradito ab Eaque fideliter custodiendo, sufficitur philosophicum inventum, vel creatio humanæ conscientiae, hominum conatu sensim efformata et in posterum indefinito progressu perficiendæ.

Quinto : certissime teneo ac sincere profiteor, Fidem non esse cœcum sensum religionis e lateribus *subconscientiæ* erum-

sant des profondeurs ténébreuses de la « subconscience » moralement informée, sous la pression du cœur et l'impulsion de la volouté ; mais bien qu'elle est un véritable assentiment de l'intelligence à la vérité acquise extrinsèquement par l'enseignement reçu (*ex auditu*) ; assentiment par lequel nous croyons vrai, à cause de l'autorité de Dieu dont la véracité est absolue, tout ce qui a été dit, attesté et révélé par Dieu personnel notre créateur et notre maître.

Je me sou mets encore, avec tout le respect voulu, et j'adhère de toute mon âme à toutes les condamnations, déclarations et prescriptions contenues dans l'Encyclique *Pascendi* et dans le Décret *Lamentabili*, notamment en ce qui concerne ce qu'on appelle l'histoire des dogmes.

De même, je réproouve l'erreur de ceux qui prétendent que la foi proposée par l'Eglise peut ré-

pentem, sub pressione cordis et inflexionis voluntatis moraliter informatæ, sed verum assensum intellectus veritati extrinsecus acceptæ ex auditu, quo nempe. quæ a Deo personali, creatore ac domino nostro dicta, testata et revelata sunt, vera esse credimus, propter Dei auctoritatem summe veracis.

Me etiam, qua par est, reverentia, subjicio totaque animo adhæreo damnationibus, declarationibus, præscriptis omnibus, quæ in Encyclicis litteris *Pascendi* et in Decreto *Lamentabili* continentur, præsertim circa eam quam historiam dogmatum vocant.

Idem reprobo errorem affirmantium, propositam ab Ecclesia fidem posse historiæ repugnare, et ca-



pugner à l'histoire, et que les dogmes catholiques, dans le sens où ils sont entendus aujourd'hui, sont inconciliables avec les origines plus authentiques de la religion chrétienne.

Je condamne aussi et réproouve l'opinion de ceux qui prétendent dédoubler la personnalité du critique chrétien, celle du croyant, celle de l'historien ; comme si l'historien avait le droit de maintenir ce qui contredit la foi, ou comme s'il lui était loisible, à la seule condition de ne nier directement aucun dogme, d'établir des prémisses desquelles il découlerait cette conclusion que les dogmes sont ou faux ou douteux.

Je réproouve pareillement cette méthode de juger et d'interpréter l'Écriture Sainte, et qui, faisant litière de la tradition de l'Église, de l'analogie de la foi et des règles du Siège apostolique, s'inspire des modes de travail des *rationalistes*, et, avec

*tholica dogmata, quo sensu nunc intelliguntur, cum verioribus christianæ religionis originibus componi non posse.*

*Damno quoque ac rejicio eorum sententiam, qui dicunt, christianum hominem eruditorem induere personam duplicem, aliam credentis, aliam historici, quasi liceret historico ea retinere quæ credentis fidei contradicant, aut præmissas adstruere, ex quibus consequatur dogmata esse aut falsa aut dubia, modo hæc directo non denegentur.*

*Reprobo pariter eam Scripturæ Sanctæ dijudicandæ atque interpretandæ rationem quæ, Ecclesiæ traditione, analogia Fidei, et Apostolicæ Sedis normis posthabitis, rationalistarum commentis in hæret, et critice textus velut unicam, supremam-*

autant d'audace que de témérité, n'accepte comme suprême et unique règle que la critique textuelle.

En outre, je rejette l'erreur de ceux qui prétendent que le savant qui expose les questions historiques et théologiques, ou quiconque s'occupe de ces matières, doit d'abord se débarrasser de toute opinion préconçue, soit au sujet de l'origine surnaturelle de la tradition catholique, soit au sujet de l'assistance divinement promise pour la conservation perpétuelle de chaque point de vérité révélée; et qui, ensuite, prétendent que les écrits de chaque Père doivent être interprétés en dehors de toute autorité sacrée, d'après les seuls principes de la science, et avec cette indépendance de jugement que l'on a coutume d'apporter dans l'étude d'un document profane quelconque.

Enfin, d'une manière générale, je professe être complètement indemne de

que regulam, haud minus licenter quam temere amplectitur.

Sententiam præterea illorum rejicio qui tenent, doctori disciplinæ historicae theologicæ tradendæ, aut iis de rebus scribenti seponendam prius esse opinionem ante conceptam sive de supernaturali origine catholicæ traditionis, sive de promissa divinitus ope ad perennem conservationem uniuscujus que revelati veri; deinde scripta Patrum singulorum interpretanda solis scientiæ principiis, sacra qualibet auctoritate seclusa, eaque judicii libertate, qua profana quævis monumenta solent investigari.

In universum denique, me alienissimum ab errore profiteor, quo moder-

cette erreur des *modernistes*, prétendant qu'il n'y a, dans la tradition sacrée, rien de divin, ou, ce qui est bien pire, donnant à ce qu'il y a de divin le sens panthéiste ; de telle sorte qu'il ne reste rien de plus que le fait pur et simple, assimilable aux faits ordinaires de l'histoire : à savoir, le fait que des hommes, par leur travail, leur habileté, leur talent, continuent, à travers les âges postérieurs, l'école inaugurée par le Christ et ses apôtres.

C'est pourquoi, je garde avec la plus grande fermeté, et garderai jusqu'à mon dernier soupir la foi des Pères sur le critère certain de la vérité, qui est, a été et sera toujours dans l'épiscopat transmis par la succession des Apôtres (1) ; non pas de telle sorte que cela seul soit soutenu, qui peut sembler mieux adapté au degré de culture que comporte l'âge

*nistæ* tenent in sacra traditione nihil inesse divini ; aut, quod longe deterius, pantheistico sensu illud admittunt ; ita ut nihil jam restet nisi nudum factum et simplex, communibus historiæ factis æquandum ; hominum nempe sua industria, solertia, ingenio scholam a Christo ejusque apostolis inchoatam per subsequentes ætates continuantium.

Proinde fidem Patrum firmissime retineo et ad extremum vitæ spiritum retinebo, de charismate *veritatis certo*, quod est, fuit eritque semper in *episcopatus ab Apostolis successione* (1) ; non ut id teneatur quod melius et aptius videri possit secundum suam cujusque ætatis culturam, sed ut *nunquam aliter credatur, nunquam aliter intelligatur*

(1) *Iren.*, 4, c. 26.

de chacun, mais de telle sorte que la vérité absolue et immuable, prêchée dès l'origine par les Apôtres, ne soit jamais ni crue ni entendue dans un autre sens (1).

*Celui qui prête le serment étend ici la main droite sur le livre des Saints Evangiles, et continue :*

Toutes ces choses, je m'engage à les observer fidèlement, intégralement et sincèrement, à les garder inviolablement, et à ne jamais m'en écarter, soit en enseignant, soit d'une façon quelconque, par mes paroles et mes écrits. Ainsi je promets et je jure; et que Dieu me soit en aide, et les Saints Evangiles.

*absoluta et immutabilis veritas ab initio per Apostolos prædicata (1).*

*Hæc omnia spondeo me fideliter, integre sincere-que servaturum et inviolabiliter custoditurum, nusquam ab iis sive in docendo sive quomodolibet verbis scriptisque deflectendo. Sic spondeo, sic juro, sic me Deus adjuvet et hæc sancta Dei Evangelia.*

(1) *Præscript.*, c. 28.

# TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                                                 | Pages     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| Lettre .....                                                                                    |           |
| Avant-propos .....                                                                              | 1         |
| Bibliographie .....                                                                             | 7         |
| <b>De la gravité des erreurs modernistes .....</b>                                              | <b>10</b> |
| Division du sujet. Commencement de l'exposé des<br>erreurs philosophiques. L'agnosticisme ..... | 15        |
| L'immanence vitale et la Religion en général .....                                              | 19        |
| Révélation, transfiguration et défiguration des phé-<br>nomènes .....                           | 22        |
| Les Religions diverses. Rôle de l'intelligence .....                                            | 25        |
| Les dogmes .....                                                                                | 29        |
| Erreur ou vérité, qu'importe ? Et on se croit catho-<br>lique ! .....                           | 32        |
| La Tradition .....                                                                              | 36        |
| Foi et science .....                                                                            | 40        |
| Ce qu'ils ont fait de la théologie .....                                                        | 44        |
| Les sacrements de Jésus-Christ .....                                                            | 48        |
| Les consolations des Saintes Ecritures .....                                                    | 52        |
| Qu'est-ce donc que l'Eglise ? .....                                                             | 56        |
| Séparation de l'Eglise et de l'Etat .....                                                       | 60        |

|                                                                                          | Pages      |
|------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| L'Église subordonnée à l'État.....                                                       | 63         |
| Intolérance tyrannique ! Faste suranné.....                                              | 67         |
| La grande loi de l'évolution.....                                                        | 71         |
| La théorie des besoins. Les deux forces opposées..                                       | 75         |
| Etrange manière de voir. ....                                                            | 79         |
| C'est ainsi qu'ils écrivent l'histoire.....                                              | 84         |
| Le défenseur <i>modern style</i> . ....                                                  | 89         |
| Il veut réformer et il détruit .....                                                     | 95         |
| <b>Causes du Modernisme :</b>                                                            |            |
| I. La curiosité.....                                                                     | 103        |
| II. L'orgueil.....                                                                       | 108        |
| III. L'ignorance.....                                                                    | 113        |
| Le mépris de la Tradition et des Pères.....                                              | 119        |
| La dépréciation du Magistère ecclésiastique .....                                        | 124        |
| <b>La diffusion de l'erreur moderniste.....</b>                                          | <b>131</b> |
| Les remèdes .....                                                                        | 137        |
| Comment les études doivent-elles être dirigées?... ..                                    | 142        |
| Comment les maîtres, les étudiants et les auteurs<br>doivent-ils être surveillés?.....   | 147        |
| Le prêtre journaliste. Les congrès sacerdotaux.<br>Conseils de vigilance doctrinale..... | 152        |
| <b>Document.....</b>                                                                     | <b>157</b> |